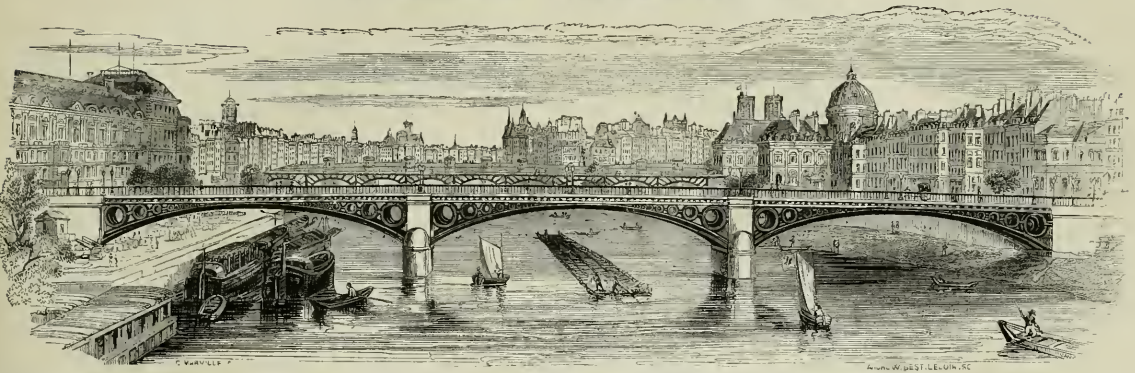


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

No 307. Vol. XII. — SAMEDI 13 JANVIER 1849.  
 Bureaux: rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

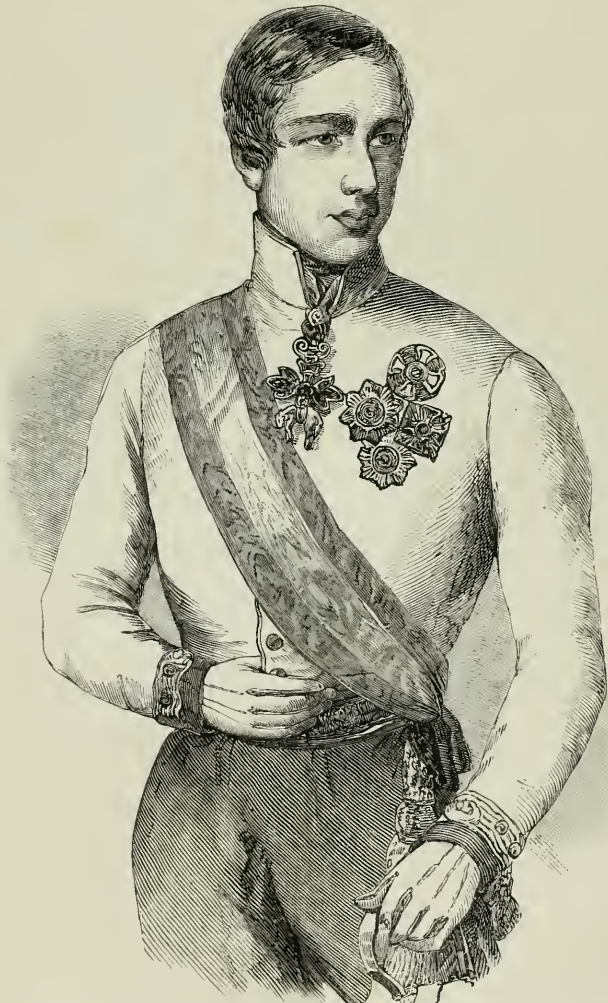
**Histoire de la semaine** — *François Joseph, empereur d'Autriche.* — **La Californie et ses trésors.** — *Recherche de l'or dans un cours d'eau artificiel.* — **Plouars d'or.** — *Paillette d'or dans un fragment de quartz.* — **Louise d'or.** — **Cristallisation d'or.** — *Fragment de quartz arrosé par l'eau contenant de l'or.* — **Courrier de Paris.** — *Courage de fibres dans l'église Saint-Etienne du Mont.* — **Forêt religieuse devant le porche de l'église Saint-Etienne du Mont. — **Les cinq millions cinq cent mille voix.** — **Politique du jour.** — **Les plâtres de l'hiver à Moscou et à Saint-Petersbourg.** — *par M. Hippolyte Auger.* — **Promenade du Grand-Duc.** — *Danse de Bobémienne nouvelle; Courtesai tout en trébuchet.* — **Exposition des Beaux-Arts.** — **Le Pacte du Réveillé.** — *(suite) par Dickens.* — *analyse et version par A. Juvené.* — *Me tout, dit le fondine.* — **Le Pacte du revenant.** — *La famille Tetterby.* — *Si vous me touchez, je vous morde.* — **Le péché de M. Autour.** — *Un acte curieux par Cham.* — **Chronique musicale.** — **Histoire de la littérature française.** — *par M. Visacq.* — **Calendrier astronomique avec gravures.** — **nebuz.****

### Histoire de la semaine.

Qu'elle est lente à mourir! disent de l'Assemblée, comme Frédégonde l'a dit de Brunehaut, de nombreuses feuilles des départements et une grande partie de la majorité qui a porté M. Louis Bonaparte au fauteuil de la présidence. Cette impatience n'a rien de flatteur et elle s'exprime parfois en termes et en réflexions qui la rendent moins parlementaire encore. Mais la surdité qu'affecte la majorité de l'Assemblée, la façon dont elle s'établit sur ses bancs, les plans d'avenir infini qu'elle déroule, le parti pris enfin qu'elle affiche de passer le plus long bail possible, sur-excitant violemment le désir qu'éprouvent beaucoup de citoyens de disposer de nouveau du mandat qu'ils ont donné le 23 avril dernier. Disons-le : il y a dans le sentiment des électeurs ainsi impressionnés un besoin de nouveauté que le malaise explique, mais qui aussi augmente le malaise. On appelle de ses vœux aujourd'hui l'élection d'une Assemblée législative, comme on voyait il y a neuf mois le salut du pays dans la réunion de l'Assemblée constituante. Le 4 mai est venu, et l'on s'est dit : Nous serons tranquilles et heureux quand nous aurons une constitution. La constitution s'est faite, et l'on a ajourné sa satisfaction à l'élection du président, qui devait clore la révolution et couronner l'édifice nouveau. Une majorité insérée, une quasi-unanimité a porté l'élu du pays à la présidence de la République. Le but est-il atteint? Le mirage a-t-il cessé? Cette course de juf errant a-t-elle trouvé son terme? Non. Notre bonheur est encore renvoyé, nous dit-on, à la réunion de la première Assemblée législative. L'esprit d'instabilité et de changement nous conduit, nous pousse; il nous entraîne sans cesse à la nouveauté. Pouvons-nous ne pas rencontrer l'anarchie!

Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture des journaux des départements et par le rapport que M. Grévy a été chargé de faire au nom du comité de justice et du comité de législation sur la proposition de M. Râteau, laquelle concluait comme nous venons de le faire nous-mêmes. M. Grévy, lui, concluait au contraire à ce que l'Assemblée actuelle fasse toutes les lois organiques qu'elle a inscrites sur son programme et qu'elle s'ingénie encore à trouver de grandes réformes financières. On commence à discuter les conclusions de ce rapport au moment où nous écrivons ce bulletin.

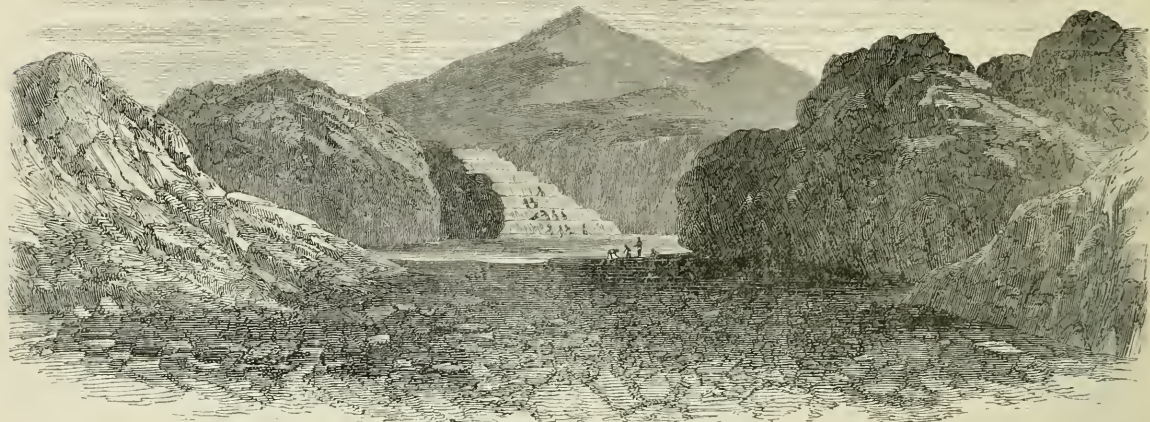
Vous vous figurez peut-être que cette chambre qui veut tout faire fait quelque chose? Elle écoute des interpellations, voilà tout. Les premières dont nous ayons à rendre compte ont été provoquées par des arrêtés de M. de Falloux instituant deux commissions : l'une pour préparer une loi sur l'instruction primaire, l'autre pour préparer une loi sur l'instruction secondaire. Il s'ensuivit que non-seulement un projet de loi sur l'instruction primaire, présenté il y a six mois et sur lequel M. Barthélemy Saint-Hilaire était prêt à déposer le rapport de la commission de l'Assemblée,



François-Joseph, empereur d'Autriche.

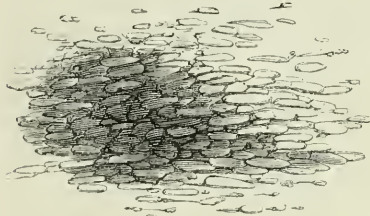






Recherche de l'or dans un cours d'eau aurifère.

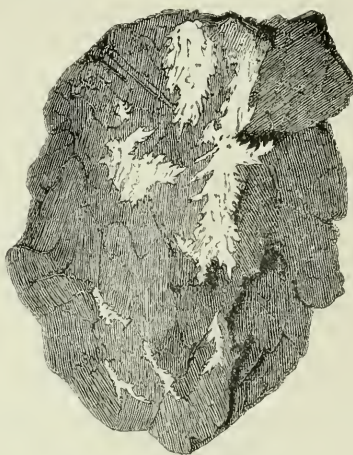
ter pour celui qui les devra, moins avantageuses pour celui au profit duquel elles auront été constituées. Les Etats, ces grands débiteurs, acquitteront aisément leurs obligations réduites du tiers ou de moitié; mais ils seront forcés, d'autre part, à élever, dans une proportion assez notable,



Poussière d'or.

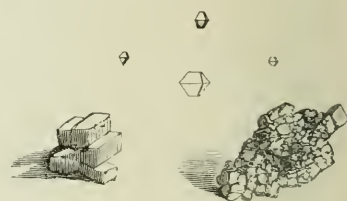
le taux nominal des impôts. En somme, cette révolution s'accomplira, comme de raison, au profit du travail et de la terre, au détriment du capital accumulé. Mais s'accroît-elle sans d'affreux déchirements sociaux? C'est là une autre question.

En attendant, et par rapport à la France, qui doit nous



Paillettes d'or dans un fragment de quartz.

préoccuper avant tout, la conclusion à tirer de tout ce qui précède est celle-ci: Une administration sage et habile devrait s'efforcer dès à présent de restreindre autant que possible la masse énorme de numéraire à l'aide de laquelle s'opèrent nos échanges intérieurs.



Cristallisation d'or.

Sur huit milliards de francs qui défrayent les transactions de l'Europe commerciale, la France a pour son compte trois milliards de monnaie circulante, la majeure partie en argent. L'Angleterre n'a pas, pour sa population presque égale, pour son commerce bien autrement étendu, plus d'un milliard d'espèces. En 1835, époque de grande prospérité,



Lavage d'or.



Fragments de quartz arrondis par l'eau contenant de l'or.

les Etats-Unis n'employaient guère plus de 500.000.000. Supposez, ou plutôt prévoyez une dépréciation des valeurs métalliques, la France souffrira trois fois plus que l'Angleterre, et six fois plus que les Etats-Unis.

Pour être à long terme, cette menace n'en est pas moins à méditer. Et c'est la plus grande leçon que nous puissions tirer de cette première étude sur la Californie.

**Courrier de Paris.**

Hier encore, il n'y avait qu'un cri d'un bout de la ville à l'autre, ce cri était un doute encore plus qu'une espérance : Aurons-nous des étrennes? Fêterons-nous nos plus charmants anniversaires, Noël et l'Épiphanie? Qui est-ce qui nous payera les violons? A quels galas prendrons-nous part et hiver? Et d'abord y aura-t-il un hiver à Paris, car enfin il est des temps si complètement révolutionnaires qu'on ne s'attacherait guère de voir leur influence s'étendre jusqu'aux saisons, et l'on commençait à croire que l'hiver ne répondrait pas cette année à l'appel du calendrier. Depuis deux mois, on attendait sa venue avec anxiété, on interrogeait la marche des astres et le vol des oiseaux; le cultivateur secouait la tête, à l'aspect de son champ déjà verdoyant; le marchand dans son comptoir, l'élégant dans son boudoir, le jeune homme qui dort peu, tous songeaient à toutes ces parures inutiles, à tant de nuits sans beaux rêves, à tant de belles choses sans acheteurs. Année commune, et bon an mal an, l'hiver parisien consomme pour l'ornement de ses bals la valeur de six millions de francs en fleurs naturelles; estimez donc d'après ce chiffre exact le désastre des autres industries, lorsque notre hiver s'avise de faire le beau et de prolonger indéfiniment son été de Saint-Martin.

Mais enfin le voile en scène; laissez-le un peu secouer la neige de son manteau, et vous en verrez de belles. Il vous rendra non-seulement des bals et des concerts, impatientes Parisiennes, il vous ramènera aussi les nobles étrangers qui vous les donnent. A défaut des Appony, des Thurn, des Grandville, des Hope, des Schickler et des Galiera, vous aurez... leurs successeurs.

On ne dit pas leurs noms, mais ils sont plus de mille.



Neuvaine de sainte Geneviève.—Concours de fidèles dans l'église Saint-Étienne-du-Mont.



Neuvaine de sainte Geneviève.—Faire religieuse devant le porche de l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

Il est évident que les hôtels du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré se repeuplent. On ne prendra que le temps nécessaire pour placer les meubles, enrégimenter des musiciens et distribuer des invitations. En attendant vous pouvez goûter du fruit défendu, le bal masqué de l'Opéra vient d'entrer en exercice. Il est vrai que ce passe-temps n'a plus grand charme pour les cœurs sensibles et les esprits délicats. Plus de mystère, partant plus de joie pour eux. Tout s'y dit à visage découvert, et il n'y a que les femmes laides qui n'y lèvent plus leur masque. Les propos y sont lestes et neissent pas d'être innocents, car on y montre tout autre chose que son esprit. Nous n'avons plus assez d'imagination pour y chercher le plaisir d'autrefois, ce plaisir par excellence qui se résuait en *intrigue*; on croyait connaître le goût ou la préférence de monsieur un tel jour madame une telle, et on le piquait au jeu, on l'inquiétait dans sa coquette; rarement l'intrigue bienveillante allait plus loin; belle occupation pour des gens aussi occupés que nous le sommes! Maintenant qu'un amour n'est plus qu'un caprice et affaire d'occasion, il faut aller plus vite en besogne, plus de délais, point de mystère, on se dit tout, et le roman débute par la queue; personne n'a le temps de vous *intriguer* à son sujet. On se demande cependant quelle peut être la distraction de tant de citoyens en habit noir et de toutes ces dames pimpantes au milieu du tapage des ophicléides et de la trompette à piston? Ils vont, ils viennent, ils se regardent, c'est un spectacle tout comme un autre. C'est à peine s'il est troublé par un de ces incidents qui eussent mis en fuite notre monde d'autrefois: c'est-à-dire la correction manuelle infligée par un lion irrité à sa compagne trop importune. A côté de ce détail bruyant, mais caractéristique, on peut en citer un autre: la pendule du foyer n'a pas marché; et, comme dirait le *Constitutionnel*, on se perd en conjectures sur ce refus de concours. Est-ce inadverdence, oubli, malice ou précaution prise par égard pour la morale? On vent, en effet, que cette fautive horloge sonne encore l'heure du *berger* pour les bergers de l'Opéra, fonction maisonnaute qui la fit un jour arrêter... par la gendarmerie du plus vertueux ministre de la Restauration.

Si ce n'était la circonstance et l'occasion de janvier, ce Janus à double visage, et le plus eclectique de tous les mois, nous serions honteux du mélange que nous allons faire, et vous ne vous attendez guère à trouver, comme l'abbé Pellegrin, l'église en sortant de l'Opéra. Cette neuvaine de sainte Geneviève (en l'honneur de laquelle il faut ouvrir une respectueuse parenthèse que notre dessinateur s'est chargé d'embellir) se célèbre encore à la même place, sinon dans le même monument ou elle fut instituée. C'est ici que le roi Clovis, vainqueur des Visigoths, lança dans la direction de l'Orient, sa vaillante francisque droit devant lui, afin que la postérité pût juger de la vigueur de son bras d'après la longueur de la basilique qu'il leva en cet endroit, sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul. A cette même place, quelques années auparavant, l'évêque d'Autvergne, saint Germain, passait par Lutèce pour se rendre en Angleterre, à la poursuite de Pelage







grande ville, un lieu d'assemblée où les membres se réunissent et qui est administré, à peu près, comme le sont les cercles ou casinos. Il est impossible de rien voir de plus vaste et de plus imposant que la grande salle de l'Assemblée de la noblesse à Saint-Petersbourg et à Moscou. Ces deux salles sont de la même dimension et du même modèle. C'est un magnifique carré long formé par des colonnes qui soutiennent une galerie supérieure avec balustrade, où la foule peut circuler et jouir de la beauté du coup d'œil qui offre le tableau animé de la salle un jour de gala : éclatante de la lumière des innombrables bougies qui brûlent aux lustres, aux girandoles et le long des corniches de l'entablement, ces salles, d'une grande simplicité d'architecture, aux ornements dorés sur un fond blanc, resplendissent encore de la parure des femmes, des broderies des uniformes. C'est là que la noblesse fête l'empereur et sa famille; c'est là qu'ont lieu les réunions publiques les plus solennelles, les concerts des grandes célébrités musicales; et, pour donner une idée de leurs proportions, disons que, sans qu'on y soit assis sur des gradins en amphithéâtre, la recette d'un concert, pour peu qu'il y ait du monde, s'élève presque toujours de vingt à trente mille roubles, à dix roubles le billet d'entrée.

La mascarade de l'Assemblée de la noblesse succède ordinairement au bal paré, qui a lieu pour les membres de l'ordre; sans qu'il y ait interruption ni fermeture: à minuit, un nouveau public est admis, public payant, et les masques se mêlent à la foule qui déjà garnissait la salle;

les danses cessent, l'orchestre ne joue plus que des polonaises, espèces de marches, pour protéger, de sa puissante voix, toutes les conversations particulières. Alors beaucoup de femmes se retirent toutoufois de l'empereur, de son frère le grand-duc Michel, de son gendre le duc de Leuchtenberg, qui se plaisent aux causeries familières du bal masqué. L'étiquette exige qu'on ne reconnaisse pas le monarque, bien que rien ne change dans son costume. Toutes les femmes masquées peuvent venir lui adresser la parole et prendre son bras. C'est ainsi qu'il circule au milieu de la foule sans qu'on ait l'air de faire attention à lui. Quelquefois, on l'aperçoit assis, dans un coin, en tête-à-tête public, lutiné par quelque domino noir dont il cherche à découvrir les traits, à reconnaître la voix, ou, du moins, dont il écoute le bavardage. A la mascarade l'usage veut qu'on parle presque exclusivement le français; cet usage a, plus d'une fois, fait passer Nicolas I<sup>er</sup> sous les fourches caudines de l'esprit parisien, par les piquantes saillies d'un modeste échappé de la rue Vivienne, ou d'une émigrée du quartier de Notre-Dame-de-Lorette. Les femmes de la haute société de Saint-Petersbourg viennent également, à la faveur du masque, intriguer l'empereur, et ces conversations doivent être pour lui d'autant plus amusantes qu'elles contiennent plus de personnalités.

On rapporte à ce sujet, qu'un soir, le monarque fut complètement usuré par un domino qu'il ne voulait pas quitter, tant le démon féminin mettait d'esprit et de coquetterie dans sa conversation. — L'empereur Nicolas, on le sait, est d'une haute stature, et il n'entre guère dans ses habitudes de se courber. Le masque dont nous parlons, était, de son côté, une femme de petite taille, un abrégé des merveilles des cieux, selon l'expression de Molière. — Tout à coup, après avoir longtemps sillonné dans tous les sens le dedale de la foule, le domino fait un effort et s'arrête.

— Sire, dit-il, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté — Oh! beau masque, répondit l'empereur, ici, pas de Majesté, pas de supplication: le monarque abdiqua à la mas-



Promenade du Grand-Duc.



carade; mon manteau impérial est au vestiaire et mon sceptre au bureau des cannes. Je suis tout bonnement Nicolas : appelle-mot ton petit Nicolas ; ton grand Nicolas, à ton choix ; mais je ne veux rien être autre chose.

— Dans ce cas ce serait Nicolas-le-Grand que je devrais dire.

— Comme tu l'entendas.

— Cependant, sire, vous ne sauriez me refuser la grâce que je suis dans l'obligation de solliciter de Votre Majesté.

— Je n'écoute rien à cet égard. Pourquoi veux-tu troubler le plaisir que j'éprouve à causer avec toi ? je ne te connais pas, ou du moins, je ne te reconnais pas ; tu dois être charmante : ta voix est douce, ton esprit vif, ta main menue, et, vraiment, il faudrait que je me mette à tes pieds pour les apercevoir. Allons, continue, parle et marchons ; tu me disais ?

— Non, sire, je ne fais pas un mouvement que Votre Majesté ne m'ait accordé la faveur que je dois réclamer de sa haute justice.

— Sais-tu, beau masque, que tu fais du despotisme ?

— C'est donc moi qui regne, sire ?

— Il faut le croire, car c'est à moi de supplier... Marchons !

— Votre Majesté supplie du ton dont elle a l'habitude de commander.

— Allons, beau masque, assez sur ce sujet ; sois éloquent.

Et l'empereur, pressant du bras le domino, allait se remettre en marche. Mais la femme opposa de la résistance.

— Non, sire, répliqua-t-elle, je ne ferai point un pas que Votre Majesté ne consente à m'accorder la faveur que j'attends de sa bonté.

Alors, changeant de ton, le monarque reprit à son tour :

— Madame, vous devez le savoir, car vous savez beaucoup de choses qui me concernent, j'accorde tout ce qu'il me paraît juste d'accorder. Veuillez me présenter demain, par écrit, le sujet de votre demande, et je vous promets d'y faire droit sans nul retard.

Reprenant le langage de l'homme qui cherche à s'amuser du bal masqué, l'empereur fit un nouveau mouvement pour se remettre en marche et continua :

— Tu me parlais de mon séjour à Palerme... poursuis...

— Sire, reparti le domino en appuyant son bras d'une manière plus opiniâtre sur le bras du monarque, demain je n'aurai rien à réclamer de Votre Majesté ; c'est ici, à l'instant même, que je la supplie de faire droit à ma demande.

— Madame, dit l'empereur avec un léger mouvement d'impatience, je cède, par galanterie, mais à charge de revanche... parlez.

— Eh bien ! sire, minauda le domino en hésitant à chaque mot, je sollicite humblement de Votre Majesté... de vouloir bien tenir son bras un peu moins haut, car le mien se fatigue.

L'empereur, fort divert de cette petite malice, n'en fut que plus attentif auprès du masque.



Danse de Bohémiens moscovites.

Mais le bal masqué, comme les bals de salon, comme les représentations des chanteurs italiens et des comédiens français, ne sont que des imitations des mœurs de l'Europe, que des importations de l'occident et non des plaisirs qui caractérisent un pays ; c'est aux coutumes nationales qu'il faut demander des expressions particulières.

Nous avons parlé, dans un article de ce recueil, des montagnes de glace élevées pour se livrer à l'exercice des glissades, au moyen d'une planchette sur laquelle on est assis ; ces montagnes de glace, et principalement les courses en traîneaux, forment les plaisirs les plus vifs de l'hiver, bien que les traîneaux soient des véhicules d'un usage journalier. Pour ces promenades, on attelle trois chevaux de front à un traîneau : un trotteur au brancard et les deux autres de chaque côté, dressés qu'ils sont pour galoper, la tête baissée et leur longue crinière flottante. Souvent, surtout à Moscou, on adapte sur la croupe des chevaux un long filet destiné à garantir les personnes qui sont assises dans le traîneau de la neige que les pieds des galoppeurs font voler dans la rapidité de leur course. Le but de ces promenades est de se rendre dans quelque auberge des environs pour y prendre du thé. Il est impossible de décrire la sensation de bien-être qu'on éprouve en entrant dans ces auberges, quand on se débarrasse de sa pelisse, pour se réchauffer par le seul effet de la douce atmosphère qu'on rencontre dans les chambres des habitations.

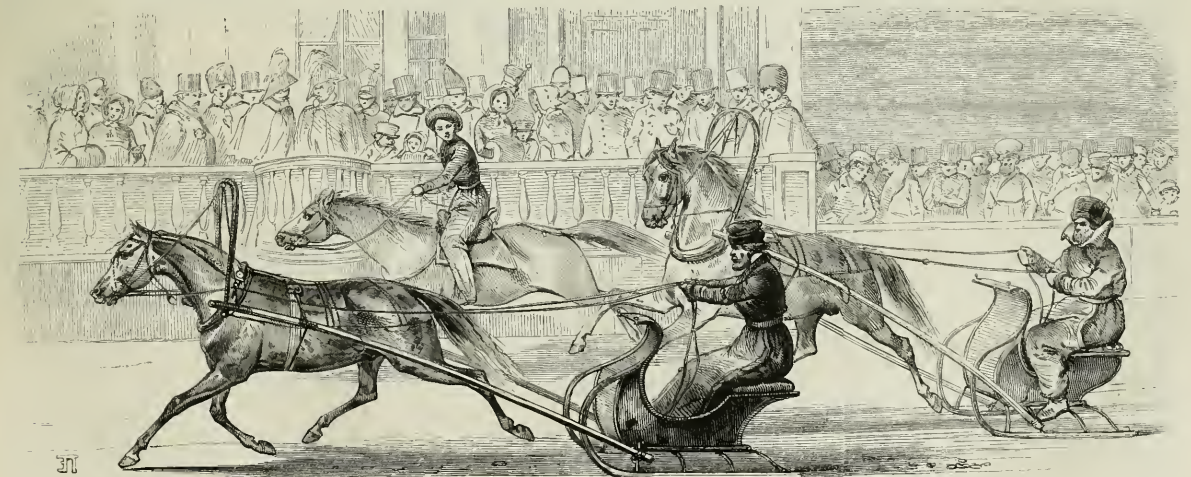
À Saint-Petersbourg, on ajoute quelquefois à ces parties de plaisir l'attrait d'un danger, c'est-à-dire d'une sorte d'adresse, ainsi qu'il est indispensable d'en faire preuve pour la direction des petits traîneaux dont on se sert pour glisser sur les montagnes de glace. C'est ainsi que nous avons vu, dans le parc impérial de l'île d'Yélaguine, des parties de traîneaux dont la culbute, presque inévitable, semblait

faire tout le piquant. Pour ce jeu, on attache au traîneau principal une suite de petits traîneaux isolés, de distance en distance, et chaque personne qui les monte doit diriger le sien de manière à n'être pas renversée dans la neige. Il devient d'autant plus difficile de se préserver de la culbute qu'on se trouve éloigné du véhicule conducteur, dans les sinuosités d'une course rapide ; aussi le triomphe est-il d'y réussir. Tout ce qui fait de l'adresse et du danger un plaisir excite l'amour-propre, et c'est une véritable jouissance, pour un grand seigneur russe, que de voir ses flatteurs et ses courtisans culbutés et roulés au milieu des neiges.

Il existe en Russie plusieurs races de chevaux qui possèdent des qualités essentielles, indépendamment de la beauté. Les haras d'Orlov produisent les plus estimés pour leur élégance et principalement pour leur durée. Les trotteurs sont l'objet d'une préférence générale ; aussi a-t-on établi, durant l'hiver, et chaque dimanche, des courses de trotteurs attelés à de légers traîneaux. Ces courses ont lieu, à Saint-Petersbourg, sur la Néva, à Moscou, sur la Moskowa, alors que la solidité de la glace permet aux populations entières de s'y porter sans crainte : la

glace a d'ordinaire un mètre et souvent un mètre cinquante centimètres d'épaisseur. Disons, en passant, qu'un des trotteurs des écuries impériales qui avait remporté le prix à ces courses fut donné à M. Horace Vernet par l'empereur quand l'artiste quitta la Russie. Les amateurs ont pu remarquer, à Paris ou à Versailles, ce magnifique cheval. Le plus grand luxe des riches marchands russes consiste dans la possession d'un trotteur, dont le prix s'élève souvent jusqu'à sept ou huit mille roubles.

Tandis qu'à Saint-Petersbourg on se berce des illusions d'une existence européenne, en imitation des mœurs de Paris et de Londres ; à Moscou, le vieil esprit de la nation conserve les traditions asiatiques, et c'est ce qui explique l'attrait tout particulier que cette ville, d'un aspect pittoresque et original, offre aux voyageurs. Sans doute l'arbre de Noël, cette fête des enfants, importation de l'Allemagne, y excite, comme à Saint-Petersbourg, la joie dans les familles aristocratiques ; mais elle est inconnue aux familles du peuple ; pour le peuple, c'est aux fêtes de Pâques seulement qu'on se félicite par des cadeaux. Ce qui constitue, à Moscou, un amusement général et traditionnel, ce sont les danses et les chants des Bohémiens. Ces danses et ces chants ont un caractère sauvage qui tonne d'abord, auquel on se laisse bientôt entraîner involontairement, et qui finit par impressionner les sens à ce point qu'il n'y a plus de spectateurs et d'auditeurs froidement attentifs. C'est une sorte de furie, un délire énorgique dont on ressent intérieurement la commotion attractive. L'agilité des mouvements, dans la danse des Bohémiens, surpasse celle des danses espagnoles ; et, dans leurs chants, le bizarre et rude accord des voix, la hardiesse du rythme, forment une musique exceptionnelle, à laquelle on ne peut comparer aucune autre musique. Les airs sont presque tous dans le mode



Courses au trot en traîneau.

mineur, ce qui établit un contraste singulier avec l'effet qu'ils produisent. Cependant le *sole* conserve toujours une expression mélancolique et touchante, ce que soit une femme ou un homme qui le fesse entendre, puis, tout à coup, le chœur attaque d'une manière brusque, terrible comme un hurlement du désert, le refrain, toujours vif dans son mouvement et farouche dans son ensemble. Ces chants, la première fois qu'ils frappent l'oreille, produisent une surprise inexprimable; et cette surprise se renouvelle chaque fois qu'on les entend.

Les Bohémiens de Moscou ont une sorte de célébrité dans l'empire; lilia, leur chef, est aussi connu dans la vieille capitale que peut l'être le métropolitain, et Matriona, sa compagne, partage sa popularité. Mais ils ont cessé d'offrir le charme presque obligatoire de la jeunesse, au moins pour la danse. Leur chantouse a plus renommée, qui se nomme, je crois, Tatiana, conserve encore les restes d'une grande beauté; sa voix est excessivement douce: l'expression de son chant a quelque chose d'irrésistible, entre le terrible refrain qui précède et suit tous les airs de la bande ou de la horde. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai à l'entendre dans l'air: *Ya paidou, paidou kacie* (je vais aller faucher), dont les modulations, d'une originalité touchante, se prêtent merveilleusement au charme de sa voix. Les diamants forts beaux dont cette femme est parée quand elle chante en public lui ont été donnés par la célèbre chanteuse italienne, madame Catalani, comme un témoignage de son admiration. Les Bohémiens chantent en langue russe.

Le chœur et la danse peuvent être regardés comme les seuls plaisirs nationaux de la Russie, auxquels, pendant l'été, il faut ajouter celui des balanciers. La danse nationale russe est ravissante de grâce et de modestie; c'est un petit drame complet dans lequel la pudeur et la coquette rie jouent leur rôle de la part de la femme; et, de la part de l'homme, la ruse et l'audace caractérisent à merveille le type distinctif de la race slave. Quant aux chants, ils ont tous ce charme primitif du commencement de l'art: c'est toujours la plainte de la nature humaine à ses premiers essais de la vie sociale. L'homme du Nord est sans doute appelé à jouer bientôt de quelques-uns des rayons du soleil moral qui féconde les peuples; mais, disons-le, en Russie, ce qu'il gagnera en droits, il le perdra sans le rapport de l'originalité. La science des beaux-arts ne lui rendra rien de ce qu'elle doit lui ôter, la simplicité du naturel et le bonheur inappréciable de se suffire de peu.

HIPPOLYTE AUGER.

**Exposition des concours**

**POUR LA STATUE COLOSSALE DE LA RÉPUBLIQUE**

ET POUR UN MONUMENT A ÉLÈVEE

A LA MÉMOIRE DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

L'une double exposition vient d'avoir lieu au palais national des Beaux-Arts, où le public a été admis à la voir pendant six jours, du 2 au 7 janvier. La première était consacrée à un concours pour la statue colossale et en pied de la République française; la deuxième à un autre concours pour un monument à élever à la mémoire de l'archevêque de Paris.

La République française est écrite dans la loi, décrétée par la Constitution; à côté de la formule des législateurs, les artistes ont été appelés à donner leur air, qui on put multiplier en France l'image de cette autorité impersonnelle destinée à remplacer dans les monuments publics les anciens portraits du souverain. Dans la représentation de cette idée abstraite, les artistes devaient avoir pour but de faire une œuvre populaire, et par conséquent ils avaient moins à consulter leur sentiment individuel que le sentiment général. C'est dans l'enthousiasme de tous qu'ils devaient aller chercher leur inspiration. Malheureusement l'enthousiasme faisait défaut, et cela à titre pas surprenant. La République, en arrivant sur le théâtre, n'avait pas fait une magnifique entrée. C'est comme Enée à sa première apparition dans l'Énée:

*Extemplo, Enée solentur frigore membra.*

Il n'y avait rien d'héroïque dans la circonstance. Elle s'était glissée sans un déguisement emprunté à une de ses proches parentes, la Réforme. Elle n'avait pas attaché sa fondre à l'apiter ni le sceptre aux tyrans. Elle s'était installée à la place d'un vieux roi constitutionnel, moins fin qu'on ne le croyait, et qui, surpris à l'improviste et ne songant pas à se défendre, s'en était allé sans avoir le temps de prendre sa hourse on son mouchoir. Après cela il n'y avait pas moyen de la représenter superbe, animée par le triomphe, le poing sur la hanche et le pied sur un dard. Si les populations n'avaient pas à la saluer comme une victorieuse, elles ne semblaient pas à l'avantage dans le principe l'accepter comme une espérance; elles étaient plutôt à son égard dans une disposition pareille à celle du héros Enée, dont nous parlions tout à l'heure, en présence de la tempête déchainée par Éole. Quelques illuminés pouvaient s'écrier: *Peuples de la terre, chantez!* Les peuples ne chantaient pas, parce qu'on fait de bien-être ils voyaient bien que la République n'avait pas inventé la poudre, mais était obligée d'en brûler beaucoup et bien tristement dans de déplorables collisions. Quand on souffre et qu'un mal du présent se joint la crainte de l'avenir, on est excusé d'être impatient. Au lieu de reconnaître que tout progressif s'obtient péniblement, on se perd à douter de ses aspirations les plus généreuses, et, ainsi que Brutus disant à la vertu: « Tu n'es qu'un nom, » on dit à la liberté: « Tu n'es qu'un leurre, » parce qu'elle vous a causé bien des mécomptes, semblable à ces idéales maîtresses dont on espère tant de

félicité à l'époque des jeunes illusions de la vie, et qui, descendues de leur trône céleste de la veille dans la vulgarité du ménage du lendemain, apportent trop souvent la discorde, l'humeur difficile ou les caprices insensés. C'est au milieu de circonstances et de dispositions si défavorables que les artistes ont dû chercher à traduire en une image ferme et arrêtée ce qui n'était qu'une image confuse et incertaine dans l'esprit de tous. Comment, au milieu de la tiédeur des âmes, pour ne pas dire plus, pouvaient-ils rencontrer cet élan passionné et en même temps cette juste mesure nécessaires à la conservation d'une œuvre populaire? Aussi le concours ouvert pour la figure de la République lit-il éclore les interprétations les plus diverses. Les uns la plaçaient dans le ciel, les autres la représentaient les pieds dans le sang et dans la fange; les uns en firent un ange radieux, les autres un affreux fantôme. Le dévergondage de la pensée fut surtout du côté de la palette. Les sculpteurs se montrèrent plus austères et plus dignes que les peintres dans la traduction de cette œuvre intraduisible. Outre le manque de direction et d'appui dans l'assentiment universel, la tâche toujours si ingrate de traiter une allégorie était cette fois particulièrement compliquée par le programme. Il ne suffisait pas d'y enlever une figure dans laquelle tout le monde put reconnaître la République, cette figure devait encore exprimer les idées de liberté, d'égalité et de fraternité. Heureusement on trouva le moyen de se débarrasser tant bien que mal de toute cette métaphysique à l'aide de symboles; pour l'égalité le niveau, pour la fraternité deux mains jointes faisant concurrence aux enseignes de merrier *A la bonne foi*, et pour la liberté le bonnet phrygien, c'est-à-dire un bonnet d'esclave, exemple dérisoire de la logique humaine!

Du reste, il faut bien le reconnaître, il n'y avait dans tout cela qu'une chose parfaitement intelligible à tous, savoir: le bonnet; et tellement que, sans plus chercher, on n'avait qu'à prendre à notre Musée ou la Minerve de Velletri ou une amazone, ou l'impératrice Livie, et la coiffer du bonnet phrygien pour la transformer en République française, *pro forma*. Le bonnet était la grande affaire du moment; les hommes s'en coiffaient, les statues et les arbres en étaient coiffés; le programme du concours artistique en fit un costume de rigueur; seulement par condescendance pour la susceptibilité des populations, à qui la vue de ce cruel bonnet rouge faisait une peur bleue, quelques-uns des hommes d'Etat qui gouvernement alors la France consentirent à ce qu'il fut *causé*. Il l'a été si bien, qu'il a fini par disparaître tout à fait. Parmi les dix statues admises au commencement de janvier au concours, aucune ne porte le fameux bonnet phrygien; quelques-unes sont encadrées comme Minerve, la plupart ont une couronne sur le front comme Iphigénie ou Velleda. Dans deux seulement il subsiste à l'état d'appendice et s'est réduit aux plus minimes proportions pour figurer parmi d'autres symboles au bout d'une lance. La première impression en présence de ces dix figures colossales, et en vérité ce n'est pas la faute des artistes, c'est qu'aucune d'elles ne peut être reconnue de prime abord pour la République française. Avant d'entrer en ville il leur faudra donner le mot de la consigne et se faire reconnaître au poste. Quelques-unes, après examen, devront être renvoyées au Parnasse ou parmi les nymphes qui réjouiront leurs douces figures de jeunes filles. Il ne faut pas, du reste, en vouloir aux artistes d'avoir cherché à rendre la République aimable; assez de gens ont travaillé à la rendre odieuse. Une seule parmi ces dix figures, la sixième à partir de la porte d'entrée, à l'Appareille, et les proportions d'une matrone. Cela serait bon si l'on voulait dater de 1792, sans tenir compte de l'Empire, de la Restauration et du gouvernement de Louis-Philippe, comme Louis XVIII, en arrivant en 1814, datait de la dix-neuvième année de son règne. La République, hélas! n'a encore ni cette maturité, ni cette bonne constitution. Par contraste avec cette forte femme et à côté d'elle, la septième se présente sous les traits animés d'une jeune femme, tenant de la main gauche, avec une passion contenue, son droit poignet sur son cœur, et, de la droite, tenant des couronnes de laurier et s'appuyant sur une épée. Elle porte sur son épaule droite les mots de liberté, égalité et fraternité écrits en lettres d'or sur son manteau. Son corps s'efface à moitié; elle semble être en marche, c'est la République qui arrive. A ses pieds est une ruche entourée d'une branche de laurier. Mais aucune abeille n'est dehors. Ce n'est pas l'heure d'aller s'enivrer du parfum des fleurs; tout le laboureur essaim est absorbé par quelque grand travail intérieur. Dieu lui accorde de faire sa bonne provision de miel! Cette œuvre, jeune et sympathique, est conçue avec intelligence; mais elle n'a pas un caractère assez arrêté pour servir de symbole définitif de la République. Nous signalerons encore la quatrième statue, représentant une jeune femme à la figure belle et inspirée, le front orné de rayons d'or et pressant sur sa poitrine un rouleau ou se lisent les mots sacramentels: liberté, égalité et fraternité. Elle fait un acte de foi plutôt qu'elle n'est en possession du sol avec autorité. Peut-être aurait-il fallu l'observer du point de vue artistique que le long drapé placé le long des corps vient compliquer et exagérer le sentiment d'une ligne droite un peu trop marquée. Parmi les dix statues en plâtre exposées dans l'ancienne église des Petits-Augustins, une seule est représentée assise avec dignité sur un siège simple et sans autre ornement qu'un lien de faisceaux à droite et à gauche. Sur les flots de sa longue chevelure est posé un casque bas, dissimulé par devant par une couronne de feuilles de chêne. De la main gauche elle tient une lance chargée d'emblèmes et couronnée du bonnet phrygien, sa droite repose sur les tables de la Constitution. Les pattes d'une peau de lion, jetée sur ses épaules, se croisent sur sa poitrine. Il n'y a rien d'individuel dans cette figure; elle n'offre aucune apparence de préoccupations passionnées. Elle a de la dignité, de l'énergie, de l'impassibilité, et c'est à elle que nous donnerions,

pour notre part, la préférence, comme ayant le plus un caractère monumental.

En sortant de cette salle, disposée à l'imitation de la chapelle Sixtine, et où se trouvent la belle copie du *Jugement dernier*, par Sigalon, et la reproduction en plâtre des portes du Baptistère de Florence, par Giberti, les caisses entassées à l'entrée et où gisent de précieux moulages, m'attristaient comme un des nombreux exemples de notre défaut de suite dans les idées. Il est regrettable en effet que les restaurations projetées soient ainsi abandonnées depuis tant d'années. Il nous semble qu'on devrait donner à cette salle une destination définitive. Au-devant de cette peinture titanique du grand Michel-Ange, on devrait revivifier la collection complète de ses œuvres comme sculpteur, et un choix des statues les plus belles des artistes ses contemporains. Ces statues, moulées avec soin et placées à demeure, formeraient à un musée particulier consacré à la gloire de Michel-Ange. Contentant dans ce que l'administration des beaux-arts a déjà fait pour le Louvre, espérons que son attention se portera aussi bientôt sur cette salle du palais des Beaux-Arts ou la belle page de Sigalon restée délaissée.

Un autre concours, bien plus nombreux, appela le public dans la salle du rez-de-chaussée du palais des Beaux-Arts consacré aux expositions de sculpture. Quarante-trois artistes y avaient pris part. Il s'agissait d'un monument à élever, dans l'église métropolitaine de Paris, à la mémoire de l'archevêque de Paris, frappé, au milieu de nos dissensions civiles, d'une mort si cruelle sur une barricade en cherchant à accomplir une œuvre sainte de conciliation. Par une négligence inaccoutumée, on avait oublié d'afficher le programme à l'entrée de la salle d'exposition, de sorte que la portion du public admis qui n'en connaissait pas les termes était exposée, en suivant seulement les inspirations de son goût, à manquer peut-être de justice vis-à-vis des concurrents scrupuleux qui avaient cru devoir se conformer aux prescriptions du programme. Une lettre publiée dans les journaux à cet égard, a rappelé que les conditions exigées étaient une statue, un piédestal, des bas-reliefs et un encadrement d'architecture, le tout élevé sur un socle en pierre d'une dimension donnée. Beaucoup de concurrents ne se sont pas préoccupés de l'encadrement d'architecture, ce qui nécessairement leur a laissé une bien plus grande liberté pour la disposition de la tombe. Le nombre et le défaut de numéros d'ordre des projets ne nous permettent pas d'aborder un examen détaillé. Nous signalerons seulement, comme un des plus jolis projets parmi ceux exécutés dans les exigences du programme, un petit monument en style gothique d'une élévation et situé au fond de la salle; et comme un des plus élégamment conçus, parmi ceux qui s'en sont affranchis, un modeste en terre ou en cire rouge. Les figures de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, groupées autour du tombeau, sur lequel repose l'archevêque étendu, sont d'un dessin gracieux. Mais ces figures allégoriques, qui iraient tout aussi bien à la tombe d'un évêque mort en odeur de sainteté, de la goutte ou d'un catarrhe pulmonaire, au fond de son alcôve et sur un lit de plume, sont-elles assez significatives pour un prince de l'Église frappé à mort sur les pavés d'une barricade? L'ange s'élevait droit du milieu du tombeau avec une palme à la main n'annonce pas cette mort d'une manière assez saisissante; cette figure d'ailleurs se compose mal avec l'ensemble harmonieux du reste du monument. La plupart des concurrents ont représenté l'archevêque debout, dans l'attitude de la prédication ou les regards dirigés vers le ciel; quelques-uns l'ont représenté enlevé au ciel par deux anges sur des espèces de tonneaux formant des nuages; dans un des projets, il est en habits pontificaux, pacifiquement agenouillé sur un coussin de velours au-dessus d'un cenotafie. Un fusil, placé sur une des marches, est destiné à rappeler les circonstances au milieu desquelles il est mort. Dans les petites proportions assignées pour ce projet, ce fusil ressemblait tellement à un joujou oublié là que les enfants ne songèrent pas au lieu des idées, à force d'y porter la main. Il fut brisé en plusieurs morceaux. Un très-petit nombre de concurrents ont adopté la seule donnée convenable du sujet. A notre avis, la figure de Denis-Auguste Affre ne devait être représentée qu'étendue sur les pavés où il a reçu le coup mortel.

A. J. D.

**Le Pacte du Reveant,**

CONTE FANTASTIQUE DE CHARLES DICKENS.

(Suite. — Voir le numéro du 6 janvier.)

Quand le fantôme se fut évanoui, M Redlaw demeura cloué à la place où il se trouvait, tant il était effrayé et stupéfait. Il prêtait une oreille attentive, croyant toujours entendre ces mots: « Tu ôteras la mémoire du passé à tous ceux dont tu t'approcheras, » répétées par des échos lugubres qui devenaient de plus en plus faibles en mourant dans l'alignement. Tout à coup un cri perçant retentit dans une autre partie du vieux bâtiment. On eût dit le cri d'une personne égarée et cherchant vainement son chemin dans les ténèbres.

M. Redlaw jeta un regard effaré sur ses mains et sur tout son corps comme pour s'assurer de son identité, et à ce cri il répondit par un cri aigu et désespéré, car il se sentait lui-même aussi épouvanté que s'il n'eût plus su où il était.

De nouveaux cris lui ayant répondu en se rapprochant, il prit la lampe, souleva une lourde portière en tapisserie et s'avança sur le seuil d'une porte conduisant de son cabinet d'études à l'amphithéâtre dans lequel il faisait son cours. Cette vaste salle, d'ordinaire toute remplie de jeunes têtes qui savaient l'arrivée du professeur de regards joyeux et intelligents, était déserte et silencieuse. Privée de cette

vie qui, la veille, l'animait encore, elle lui apparut comme un emblème de la mort. Il tressaillait malgré lui en y entrant.

« Holà ! s'écria-t-il, par ici... par ici » Tandis qu'il prononçait ces mots, en tenant d'une main la portière et en élevant de l'autre la lampe pour essayer de percer les épaisses et tristes ténèbres de l'amphithéâtre, une masse informe passa rapidement à côté de lui, se précipita dans sa chambre et s'accroupit dans un coin. Au premier aspect si se demanda si c'était un être humain ou un animal sauvage; mais après s'en être approché et l'avoir éclairé complètement, il reconnut que c'était un enfant...

Un enfant qui n'avait jamais été un enfant, un petit sauvage, un monstre en bas âge, une créature qui, n'ayant de l'espèce humaine que la forme extérieure, devait vivre et mourir comme la brute...

Ses mains, — presque les mains d'un enfant par leur petitesse et leur forme. — Les mains d'un vieillard méchant par leur étroite arête et désespérée, — tenaient ainsi ensemble, à défaut d'autres liens, les débris des haillons sous lesquels il ne cachait qu'à demi sa nudité. A voir les contours arrondis de son visage, on ne lui aurait pas donné plus de six ans; mais sa peau était hâlée et plissée comme celle d'un homme qui a beaucoup vécu. Ses yeux brillants n'avaient rien de jeune. Des taches de sang et de boue, crevassées tant elles étaient épaisses et déjà vieilles, faisaient perdre à ses pieds nus cette gracieuse délicatesse qu'à toujours le pied d'un enfant.

Accoutumé déjà à être maltraité et chassé comme une bête sauvage, il se tapit sur lui-même pendant que M. Redlaw l'examinait, et, détournant la tête, il leva son bras pour se garantir des coups qu'il s'attendait à recevoir.

« Je vous mords si vous me touchez. » lui dit-il.

Quelques minutes auparavant, la vue d'un pareil être était causée à M. Redlaw une profonde tristesse. Il le regardait froidement sans éprouver la plus légère émotion, et, après avoir fait un violent effort pour se rappeler un souvenir effacé de sa mémoire, il demanda à l'enfant pourquoi il se trouvait là et d'où il venait.

« Ou est la femme? » répliqua-t-il, je cherche la femme.

— Qui?

— La femme, celle qui m'a amené dans cette maison et qui m'a réchauffé près d'un bon feu. Elle est restée si longtemps absente, que je suis sorti pour l'aller chercher, et je me suis perdu. Je n'ai pas besoin de vous; je cherche la femme.

Et il s'élança si rapidement vers la porte par laquelle il était entré, qu'il l'avait déjà atteinte lorsque M. Redlaw parvint à l'arrêter par ses haillons.

« Allons, laissez-moi sortir, murmura-t-il en se débattant et en grinçant des dents, je ne vous ai rien fait. Voulez-vous, oui ou non, me laisser aller rejoindre la femme? »

« Ce n'est pas par là, mais par ici, lui dit M. Redlaw en lui montrant l'autre porte et en le retenant encore; mais quel est ton nom? »

Je n'ai pas de nom.

Quelle est ta demeure?

« Une demeure? — c'est-ce que cela? »

L'enfant écarta, en secouant la tête, les cheveux qui tombaient sur ses yeux, le regarda un moment et, se débattant plus violemment, il lui répéta :

« Voulez-vous me lâcher; il faut que je trouve la femme! »

M. Redlaw le mena vers la porte : « Par ici, lui dit-il, je vais te conduire auprès d'elle. »

Après avoir lancé des regards perçants tout autour de la chambre, les yeux de l'enfant s'arrêtèrent sur la table couverte des restes du dîner.

« Donnez-moi de la celer! » demanda-t-il d'une voix avide.

« Ne t'a-t-elle rien donné à manger? »

« J'aurais fait demain ! n'ai-je pas fait tous les jours? »

Se sentant libre de ses mouvements, il bondit vers la table comme une jeune bête de proie; et, entassant contre sa poitrine du pain et de la viande avec ses haillons, le tout péte méle, il dit :

« Maintenant conduisez-moi vers la femme. »

M. Redlaw éprouvait tant de répugnance à toucher cet enfant, qu'il se contenta de lui faire signe de le suivre, et il s'apprêta à franchir le seuil de la porte quand il tressaillit et s'arrêta.

« Cette faculté que je viens de te donner, tu la donneras aux autres partout où tu iras. »

Le vent qui le glaça au moment où il ouvrit la porte lui avait apporté ces paroles du fantôme.

« Pas te soir, se dit-il à lui-même d'une voix éteinte. — Je ne sortirai pas ce soir. — Enfant, ajoutez-lui, marche tout droit devant toi; au bout de ce long corridor voûté, quand tu sortiras dans la cour, tu verras briller à une fenêtre la flamme d'un bon feu.

— Le feu de la femme? » demanda l'enfant.

A peine M. Redlaw avait-il fait un signe de tête affirmatif, que les pieds nus de l'enfant s'étaient mis à courir. Il entra dans son cabinet, sa lampe à la main, ferma vivement la porte et s'assit dans son fauteuil en se cachant le visage de ses deux mains, comme s'il eût eu peur de lui-même.

Car en ce moment il était bien réellement seul... seul... seul...

Ainsi finit la première partie du *Pacte du Revenant*, qui a pour titre : *Le Don accordé*. Au début de la seconde, intitulée : *Le Don transmis*, Charles Dickens transporte son lecteur dans une petite pièce séparée d'une petite boutique par un petit paravent recouvert d'un nombre considérable de petits morceaux de papier. Dans cette pièce est assis un petit homme au milieu d'une véritable fourmilière de petits enfants. Bien de plus inutile au développement de son idée morale, si remarquablement exposée dans la première partie, que la description *à la toupe* que fait Charles Dickens de l'intérieur de cette famille; mais aussi rien de plus vrai, de plus soigneusement travaillé, de plus fini, de mieux

réussi : c'est peut-être le chef-d'œuvre des tableaux de genre miniatures de ce grand maître. Bien que ces petites toiles ne soient en général appréciées à leur juste valeur que par de véritables amateurs et de fins connaisseurs, elles n'en ont pas moins de prix, et ce serait se rendre coupable d'un crime de *laine art* — qu'on ne me permette l'expression — que de passer devant, comme la foule, sans paraître y faire la moindre attention — sans s'arrêter longtemps pour l'admirer.

Ce petit homme s'appelait Adolphe Terterby. Il occupait le rez-de-chaussée de la maison qui fait l'angle des Bâti-ments de Jérusalem. Il avait déjà exercé un grand nombre de professions qui ne l'avaient pas enrichi. Le jour et l'an ou nous faisons connaissance avec lui, il était marchand de journaux. Quoiqu'il n'eût pas d'associé, on lisait sur son enseigne : *A TERTERY AND CO; NEWSMEN.* — Outre les journaux quotidiens, hebdomadaires et mensuels, il vendait de vieux numéros de journaux illustrés, des histoires de pirates et de voleurs, des cannes de voyage, des billes, etc. Tandis qu'assis sur un tabouret il faisait des efforts inutiles pour lire quelques lignes d'un grand journal qui lui tenait déployé sous ses yeux, passons rapidement en revue les enfants qui fourmillent autour de lui.

Au premier aspect ils sont si remuants et si bruyants, qu'on a de la peine à en fixer même le nombre. Cependant avec un peu de patience on finit par les compter et les distinguer. (onstatons d'abord qu'ils ne sont pas plus de sept, bien qu'ils paraissent être vingt, et maintenant procédons par ordre à notre reconnaissance. Dans un coin de cette petite pièce est un petit lit ou sont couchés deux petits garçons qui pourraient y dormir, en se serrant bien près l'un de l'autre, du sommeil profond de l'innocence, s'ils n'étaient assés avec la disposition malheureuse de rester toujours éveillés et de se livrer, couchés comme lœvs, à des luttes interminables. En ce moment surtout, ils tenaient d'autant plus à veiller, que deux de leurs frères étaient activement occupés à construire dans le coin opposé une haute muraille avec des écaillés d'huîtres. Des qu'elle commençait à s'élever, ils s'élançaient, pour venir la renverser, a bas de leur forcresse où ils s'étaient déjà retranchés avant que leurs ennemis stupéfaits eussent eu le temps de se mettre à leur poursuite. Ces descentes, sorties, invasions, comme vous voudrez les appeler, étaient toujours suivies de représailles. Les Bretons essayaient de se venger des Pictes et des Écossais qui avaient eu l'audace de les provoquer. Ils s'efforçaient de les jeter a bas de leurs remparts, ou du moins de les contraindre à capituler en les dépouillant de leurs couvertures. De son côté, un cinquième rejeton de M. Adolphe Terterby, couché dans un autre petit lit, lançait incessamment aux tapageurs qui troubilaient son repos — et qui se hâtaient de les lui renvoyer, — ses souliers et tous les autres projectiles plus ou moins durs, quoique innocensifs, dont il était parvenu à armer.

Pendant ce combat sans fin, un autre petit garçon — le plus gros de tous, quoiqu'il fut encore petit — errait de long en large, tout penché d'un côté et les genoux pliant sous le poids d'un énorme marmot qu'il était censé endormir en se balçant par un léger bercement. Mais, d'illusions humaines; le marmot ouvrait encore de si grands yeux, qu'il ne paraissait nullement disposé à mettre un terme aux contemplations profondes auxquelles il se livrait avec bonheur. La vie tout entière de son jeune frère Johnny — ainsi s'appelait sa victime — était régulièrement sacrifiée à ce Moloch tous les jours de l'année sur son autel insatiable. Son individualité consistait à ne jamais rester tranquille à la même place pendant cinq minutes consécutives, et à ne jamais vouloir s'endormir lorsqu'on l'en priait. La petite Terterby — c'était une fille — était aussi comme dans le quartier que le facteur ou la bûcher. Du lundi matin au samedi soir elle flanait incessamment de porto en porte, de rue en rue dans les bras du petit Johnny Terterby. Partout où s'arrêtaient des salinbanques ou des montreurs d'animals savants, elle s'y faisait porter. Dès que des enfants se rassemblaient pour jouer, elle manifestait le désir — tous les jours satisfait — d'aller les regarder. Durant ces courses vagabondes, le pauvre Johnny éprouvait-il le besoin de se reposer, Moloch s'insurgeait contre lui et l'obligeait à reprendre sa course. Johnny, fatigué de garder la chambre, voulait-il prendre un peu d'air, Moloch avait sommeil et exigeait qu'il la veillât. Johnny, au contraire, eût-il souhaité ne point sortir, jamais Moloch n'avait été plus réveillée, elle demandait impérieusement qu'on la menât promener; et cependant Johnny était convaincu que Moloch était un enfant adorable qui n'avait pas son pareil dans toute l'Angleterre; il se contentait de la apercevoir en général que vaguement par-dessous le large bonnet du Moloch ou derrière sa robe les objets qui pouvaient le plus jauger sa curiosité; il se trouvait heureux d'errer cà et là en chancelant avec Moloch sur les bras, comme un commissionnaire de très petite taille chargé d'un énorme paquet sans adresse trait de maison en maison courbé sous son fardeau et ne trouvant personne à qui le remettre...

Cette scène, dont notre description ne saurait donner une idée complète, avait fini par impatienter M. Terterby père. Ne pouvant parvenir à lire son journal, il le jeta sur la table, se leva, se promena d'un air distraité tout autour de la chambre, comme un pigeon porteur de dépêches qui hésite entre plusieurs directions, fit une charge inutile sur lui ou deux des marmots en chemise, qui s'acquiescèrent adroïtement derrière lui et alors, se précipitant tout à coup sur le seul membre inoffensif de la famille, — l'humble et complaisant serviteur de la petite Moloch, — il lui appliqua deux bons soufflets.

« Méchant enfant, lui dit-il, n'avez-vous donc aucune pitié de votre pauvre père, après les fatigues et les inquiétudes d'un jour d'hiver qui a commencé pour lui à cinq heures du matin par un temps si froid? ... Voulez-vous, avec vos vilains jeux, troubler le seul moment de repos dont il

peutse jouir? Ne vous suffit-il pas, monsieur, que votre frère Adolphe travaille, péniblement exposé au brouillard et au froid, tandis que vous vous plongez dans le sein du luxe, avec un... avec un enfant et tout ce que vous pouvez désirer... vous faut-il encore transformer la maison paternelle en un véritable enfer et rendre vos parents fous? Est-ce la ce que vous voulez? Hein! répondez. »

« Chaque phrase, M. Terterby avait levé la main sur le pauvre Johnny comme pour le souffleter de nouveau; mais, réflexion faite, il ne l'avait point frappé.

« Oh! mon père, répondit le pauvre Johnny en pleurnichant, vous me dites cela quand je n'ai fait autre chose que d'avoir soin de Sally et de la bercer pour l'endormir! Oh! mon père... »

« Je voudrais que ma petite femme rentrât, dit M. Terterby d'un ton plus calme et repentant. Je ne sais pas comment m'y prendre avec eux. Ils me font tourner la tête, et je ne suis plus bon à rien. — Oh Johnny, ajouta-t-il, ne vous-mettrez pas à quoi vous rendre chérie, qui avait déjà sept garçons, ait-supporté tout ce qu'elle a supporté pour vous donner cette bonne petite peupule? — Il fallait aller à Moloch... »

« Faut-il encore que vous vous conduisiez de façon à m'opprimer de ma raison? »

Tout en parlant ainsi, M. Terterby s'était adossé de plus en plus. Quand il eut achevé sa tirade, il embrassa tendrement son fils Johnny, si injustement grondé; il se mit à la poursuite des véritables coupables, et parvint, non sans peine, à en saisir un qui réintégrait de force dans son lit, après lui avoir infligé un châtiement mérité. Cet exemple produisit un effet merveilleux sur le marmot qui s'était servi de ses souliers en guise de projectiles. Il s'endormit à l'instant même du plus profond sommeil. De l'autre côté, ses deux frères, qui elevaient une muraille d'écaillés d'huîtres, se dispersèrent immédiatement et sans souffler mot dans un cabinet voisin. Enfin le emarade de la loi coupable arrêté et puni se hâta, non moins discrètement, d'aller se recoucher auprès de son frère. Lorsque M. Terterby s'arrêta pour reprendre haleine, ils aperçurent, à son grand tonnement, qu'un calme profond régnait autour de lui.

« Ma petite femme n'est pas mieux fait, se dit-il à lui-même en essayant son visage, qui était devenu tout rouge; mais j'aurais désiré que ma petite femme se fût chargée de cette besogne. »

Et M. Terterby, après avoir cherché sur son paravent un passage qui put produire, dans une telle circonstance, une impression salutaire sur l'esprit de ses enfants, lut ce qui suit :

« C'est un fait incontestable que tous les hommes remarquables ont eu des mères remarquables, et qu'ils les ont respectées après leur mort comme leurs meilleures amies. — « Mes enfants, ajouta-t-il, pensez à votre mère, qui est une femme remarquable, et sachez l'apprécier pendant sa vie. »

Il s'assit alors dans son fauteuil près du feu, croisa, ses jambes et se disposa à lire son journal à son aise. « Que personne ne bouge, s'écria-t-il, sinon... Johnny, mon enfant, ajoutez-t'il après une courte pause, avez bien soin de votre sœur anique... »

Johnny, assis sur un petit tabouret, pliait sans murmurer sous le poids de Moloch.

M. Terterby se disposait à faire de nouvelles recommandations à Johnny lorsque sa petite femme rentra, suivie de son fils aîné Adolphe. Personne ne savait pourquoi ni comment M. Terterby avait fini par se persuader que sa femme était petite car elle était en réalité deux fois plus grosse que lui. Dans ce moment, elle revenait du marché avec son panier rempli de provisions. Après avoir ôté son chapeau et son châle, et s'être laissée tomber, épuisée de fatigue, sur une chaise, elle intima à Johnny l'ordre de lui apporter sa petite sœur qui elle avait envie d'embrasser. Johnny s'empressa d'obéir, et retourna sur son tabouret de plus en plus courbé sous son fardeau; mais, M. Adolphe Terterby ayant manifesté à son tour le même désir, il se vit forcé de le satisfaire. Enfin M. Terterby père lui-même, comme illuminé d'une idée soudaine, voulut aussi embrasser la petite Sally; et, quand Johnny reprit pour la troisième fois le chemin de son tabouret, il était tellement plié en deux, et halebant, qu'il le voit et à l'entendre, on eût pu craindre qu'avant d'y arriver il ne tombât épuisé de fatigue.

« Quoi que vous fassiez, Johnny, lui dit Mrs Terterby en secouant la tête d'un air mécontent, avez bien soin de votre petite sœur, sinon ne regardez jamais votre mère en face — Ni votre frère, dit Adolphe. »

« Ni votre frère, Johnny, ajouta M. Terterby. »

Tandis que Johnny, vivement affligé d'une pareille injustice, baissait sur Moloch ses yeux qu'il s'était permis de lever sur ses parents, M. et Mrs Terterby prodiguaient les soins les plus tendres à leur fils aîné, Adolphe, qui, bien qu'agé de dix ans à peine, gagnait déjà sa vie en vendant du matin au soir des journaux dans les stations des chemins de fer. Mrs Terterby, pendant la conversation du père et du fils, avait d'abord tourné et retourné pensivement son alliance de noces dans le doigt qu'elle ornait. Enfin, se levant d'un air distrait, elle se disposa à mettre le couvert pour le souper.

« Mon Dieu, dit Mrs Terterby, c'est ainsi que va le monde.

« Comment va le monde? lui demanda M. Terterby en jetant autour de lui un regard étonné.

« Oh! rien, » répondit Mrs Terterby.

M. Terterby fronça les sourcils, replia son journal dans un nouveau format et le parcourut des yeux de haut en bas, de bas en haut, en travers, dans tous les sens; mais il eut tout préoccupé pour panser son frère.

« Comment Mrs Terterby continuait à mettre le couvert, elle paraissait plutôt occupée à infliger à la table un châtiement mérité qu'à préparer le souper de son mari et de ses enfants; elle la frappait durement, sans motif, avec les

couteaux et les fourchettes, elle la maltraitait avec les assiettes, elle la bousculait avec la salière, elle y laissait tomber lourdement le pain de tout son poids.

« Mon Dieu, répéta-t-elle, c'est ainsi que va le monde »

« Ma colonbe, répliqua son mari en jetant un nouveau regard autour de lui, vous l'avez déjà dit... Qu'est-ce que cela signifie? »

« Eh bien! s'écria-t-elle, je répéterai aussi, si vous le désirez, ce que je vous ai répondu: Cela ne signifie rien, rien assurément, et encore une fois, pour peu que vous y teniez, cela ne signifie rien, absolument rien. »

« Ma petite femme, dit M. Tetterby avec douceur en la regardant fixement d'un air stupéfait, au nom du ciel, qu'avez-vous? »

« Je n'en sais rien, répliqua-t-elle; ne me le demandez pas. D'ailleurs, est-ce que j'ai quelque chose? qui a pu le dire? »

« Ces mots, M. Tetterby renouça de nouveau à la lecture de son journal, se leva, se promena lentement de long en large, les mains derrière le dos, et s'adressa à ses deux fils aînés, il leur dit: »

« Votre souper sera prêt dans une minute, Adolphe, votre mère est allée l'acheter, malgré le froid et le brouillard. Elle est bien bonne, votre mère! Vous aurez aussi bientôt à souper, Johnny. Votre mère est satisfaite et reconnaissante, non garçon, des tendres soins que vous prodiguez si complaisamment à votre précieuse petite sœur. »

« Sans faire la moindre observation Mrs Tetterby, qui paraissait un peu moins irritée contre la table, avait achevé ses préparatifs. Elle sortit de son panier une énorme tranche d'un pudding aux pois tout chaud, enveloppée dans du papier, et un bol



Le pacte du revenant.



Me voici dit le fantôme.

recouvert d'une soucoupe. Le papier ôté, la soucoupe enlevée, il s'exhala aussitôt un odor si appétissante, que les trois paires d'yeux fermes ou feignant de l'être dans les deux lits s'ouvrirent toutes grandes et dirigèrent vers la table des regards de convoitise. Seul, M. Tetterby sembla n'avoir pas entendu cette invitation muette de venir souper, il restait debout en repétant d'une voix lente: « Oui! oui! votre souper sera prêt dans une minute, Adolphe, votre mère est allée l'acheter, malgré le froid et le brouillard.... elle est bien bonne, votre mère! »

Cette fois, Mrs Tetterby, qui avait déjà donné diverses marques de repentir derrière lui, l'interrompit en se jetant à son cou et en sanglotant: « Oh! Adolphe! s'écria-t-elle, comment ai-je pu me conduire ainsi! »

Cette réconciliation causa une si vive émotion à l'autre Adolphe le fils aîné frère Johnny, qu'il se mit à pousser à l'unisson un cri de désespoir. Ce cri eut pour effet de faire fermer immédiatement tous les yeux ouverts dans les lits, et de mettre en fuite les deux autres marmots qui, couchés dans le cabinet voisin, s'étaient déjà levés et ouvraient la porte afin de venir voir ce qu'il y avait à souper.

« En revenant à la maison, dit Mrs Tetterby avec de gros soupirs, je n'avais pas plus l'idée qu'un enfant qui est encore dans le ventre de sa mère »

Cette façon de parler sembla déplaire à M. Tetterby: « Dites qui vient de naître, ma chère? lui demanda-t-il. »

« Je n'avais pas plus l'idée qu'un enfant qui vient de naître. — Johnny, ne me regardez pas ainsi, ne quittez point votre sœur des yeux, sinon elle tombera et se tuera, et vous en mourrez de chagrin; — pas plus d'idée que cette chère enfant d'être de mauvaise humeur. Mais elle s'in-

terrompit en faisant de nouveau tourner dans son doigt son alliance de noces.

« Je vois, je comprends, dit M. Tetterby — cela n'a rien d'étonnant.... le mauvais temps, la fatigue, la difficulté des circonstances, tout cela réuni, rien de plus excusable. N'en parlons plus et soupons. »

On se mit à table. Les deux Adolphe firent honneur au souper, mais le pauvre Johnny n'obtint pas la permission de quitter son tabouret; on lui donna sa part de viande sur un morceau de pain, dans la crainte qu'il ne tachât de sauce sa petite sœur, et on lui recommanda de mettre son pudding dans sa poche en attendant qu'il le mangéât.... Seule, Mrs Tetterby ne se régala point de ce délicieux souper.... elle semblait avoir l'esprit à l'envers; elle poussa sans aucun motif, tantôt des cris déchirants, tantôt des éclats de rire convulsifs. Elle demanda de l'eau et elle en but, mais elle ne s'en trouva pas mieux. Elle grondait Johnny, ce sans-cœur, ce paresseux, qui mangeait et se reposait sur son tabouret au lieu de lui apporter la petite Sally pour lui rendre un peu de calme, et quand Johnny se fut levé aussi vite qu'il le put, se dirigeant de son côté, elle lui fit signe de la main de ne pas avancer d'un pas de plus, s'il ne voulait s'exposer à la haine éternelle de sa mère, car elle se sentait hors d'état de supporter un spectacle si énoyant. Enfin elle s'écria :

« Quelle méchante folle d'avoir de pareilles idées! Rapprochons-toi de moi, Adolphe, et laisse-moi te faire un aveu complet. »

M. Tetterby s'étant rapproché, Mrs Tetterby éclata de rire, le serra sur son cœur et essuya ses larmes.

« Tu sais, Adolphe, mon cher, lui dit-elle, que, lorsque j'étais jeune fille, j'eus le choix entre plusieurs prétendants, et que ce fut toi que je préférai. Jamais, je te le jure, je n'y songe pour le regretter... »

« Excellente petite femme! s'écria M. Tetterby en l'interrompant, que je t'aime! »



La famille Tetterby.

« Écoute la fin de ma confession, reprit-elle d'un ton repentant, et tu vas me détester. Aujourd'hui, en allant au marché avec mon grand panier, je voyais tant de bonnes et belles choses à vendre et j'avais en poche si peu d'argent pour les acheter qu'une abominable pensée m'est venue. Je me suis dit à moi-même que peut-être j'aurais été plus riche et plus heureuse si... Mais elle n'osa pas achever et tonnait de nouveau son alliance en baissant honteusement la tête.

« Si tu ne t'étais pas mariée, acheva M. Tetterby, ou si tu avais épousé un autre de tes nombreux prétendants? »

« Oui, s'écria M<sup>lle</sup> Tetterby en sanglotant, je suis obligée d'en convenir. Tu vas me haïr, Adolphe. — Je ne te leiais pas encore, » lui dit-il.

« Elle l'embrassa avec reconnaissance et continua: « Ce n'est pas tout. Je ne puis m'expliquer le changement qui se fit tout à coup en moi. États-je malade? avais-je la tête égarée? je l'ignore. Mais ce que je sais trop bien, c'est que je perdis subitement la mémoire de tous les plaisirs et de tous les honneurs que nous avons goûtés ensemble, ou du moins je m'éloignais de les oublier, tant ils m'inspiraient du dédain et d'aversion. Je n'avais plus qu'une pensée. Je me rappelais seulement que nous étions pauvres et que nous avions un grand nombre de hanches à nourrir. »

« Eh bien, ma chère, dit M. Tetterby en secouant la tête d'un air encourageant, c'est la vérité; après tout, nous sommes pauvres et nous avons un grand nombre de bouches à nourrir. »

« Ah! cher Adolphe, s'écria-t-elle en jetant ses deux bras autour de son cou, non bon, non excellent, mon patient mari, je suis tout autre depuis que je suis revenue auprès de toi. A peine rentrée dans notre



Si vous me touchez, je vous mords.

chambre, je me suis sentie assaillie d'une foule de souvenirs qui rendent à mon pauvre cœur endurci ses douces pensées d'autrefois. Je me suis rappelé toutes les luttes que nous avons soutenues contre l'adversité, toutes les privations que nous avons endurées, tous les soucis qui nous ont désestés depuis que nous sommes mariés. J'ai recapitulé dans ma mémoire toutes les heures de veilles que nous avons passées pendant nos maladies ou celles de nos enfants, pres de notre lit ou de leurs berceaux, et je me suis dit que toute ces douleurs souffertes en commun, tous ces tourments fraternellement partagés, avaient fait de nous deux un seul être, et que je n'aurais pu, que je n'aurais jamais voulu avoir un autre mari et d'autres enfants. Et alors les plaisirs simples et peu coûteux que nous avons goûtés ensemble et qui m'avaient inspiré un moment tant de dédain et d'aversion ne sembleront tellement précieux et chers, que je n'ai pu supporter l'idée de les avoir méconnus, et je me suis écriée, et je te le dis, et je te le répèterai cent fois, Adolphe, comment ai-je pu me conduire ainsi... comment ai-je pu avoir le cœur le me conduire ainsi? »

La bonne M<sup>lle</sup> Tetterby, s'abandonnant sans réserve à ses honnêtes sentiments et à ses remords, pleurait toutes ses larmes: tout à coup elle poussa un cri perçant et courut se placer derrière son mari. Ses enfants, réveillés en sursaut,urent une telle frayeur, que, s'élançant hors du lit, ils vinrent se grouper et se serrer autour d'elle. Son regard ne fut pas moins ébloui et effrayant que sa voix quand, montrant lui doigt un homme pâle, enveloppé d'un manteau noir qui était introduit dans la chambre, elle s'écria: « C'est cet homme! Là! regarde. Que veut-il? »

ADOLPHE JOANNE

La suite au prochain numéro.

Le péché de M. Antoine. — Caricatures par Cham.



Moyen de se soustraire à l'impôt: porter son pantalon en veste et son habit en pantalon.



Citoyen cherchant à prouver qu'il est dans l'aisance.



Moyen de ne pas porter la casquette sans payer l'impôt du chapeau.



L'impôt du chapeau payé par association.



Portrait d'un citoyen à qui ses moyens ne permettent de payer que la moitié de l'impôt.



— C'est ton chapeau neuf que tu as abîmé comme ça? — Dame! je n'ai pas le moyen de le porter en chapeau. Je l'ai mis en casquette.



Arrêtés, condamnés et envalnés de porter des habits sans avoir les moyens de payer la taxe.



— Mon enfant, il faut payer la taxe, j'en suis fâché; mais votre père, en vous donnant sa veste, vous a vêtu d'une redingote.



Procédé simple et peu coûteux pour mettre son habit ou sa redingote dans la catégorie des vestes.



Citoyen peu aisé en blouse de bal.



Un habit grevé de sommations avec frais.



Dernière sommation de la loi: condamné avec d. pens.

Chronique musicale.

Un succès ne vient jamais seul. L'Opéra-Comique et le public qui fréquente assidûment ce théâtre ont pu se reconnaître, la semaine dernière, de la vérité de ce proverbe, légèrement varié à l'usage des gens heureux. Or qu'y a-t-il en ce moment de plus heureux que le théâtre de l'Opéra-Comique? Trente représentations du *Fal d'Andorre*, avec la salle toujours pleine autant qu'elle peut l'être, ont sanctionné l'accueil enthousiaste fait le premier soir à ce délicieux ouvrage. Cependant voici le *Caid*, ouvrage d'un tout autre genre et non moins digne d'être aussi bien accueilli, qui vient, non pas disputer la faveur publique au chef-d'œuvre de MM Hélyet et Saint-Georges, mais la partager avec lui. Le *Caid* est dû à la collaboration de M T. Sauvage, pour les paroles, et de M. Androshe Thomas, pour la musique.

Dans ses poèmes de l'*Ève merveilleuse* et de *Gilles pariseur*, M. T. Sauvage avait déjà montré avec bonheur la connaissance parfaite qu'il possédait de l'ancien théâtre de l'Opéra-Comique et l'espèce de culte voué par lui à ce genre de pièces si divertissantes que nos bons aïeux allaient voir jouer aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain. Il avait même scrupuleusement, et, si nous osons le dire, religieusement conservé les propres figures que les Lesage et les Piron, les Paillard et les Vadé, les Favart et les d'Orneval avaient autrefois fait parler et mouvoir avec tant de gaïté, d'esprit et de liberté. Dans le *Caid* ce ne sont plus précisément les mêmes masques, mais sous d'autres costumes on n'a pas de peine à retrouver nos bouffons du temps jadis. C'est (toujours) le spectacle de la foire, seulement vécu au goût de nos jours et orné de décors fraîchement peints tout à neuf. Le vieux Cassandre se présente ici sous les traits du caïd Abou-Tiphar; sous ceux de l'enjoué Ali-Bajou c'est encore Gilles curieux et gournaud, mi-parti de ruse et de naïveté; le coiffeur gascon Bireteau, bien qu'il ne porte pas le pantalon large et flottant, la veste blanche aux manches démesurément longues, est bien le même que Pierrot, intriguant, babillard, un peu poltron; le beau Léandre enfin a beau se déguiser sous le colback hautement épanaché et le brillant uniforme d'un tambour-major, on le reconnaît rien qu'à sa manière de se dandiner en son manchon et de porter la canne; il n'a rien perdu de ses allures toujours conquérantes et de son air mangeur de curus tendres. Quant à l'espérial, alerte et spirituelle Colombine, elle est ici devenue modeste sous le nom de Virginie, et la sensible Isabelle a d'autant mieux gardé ses facultés aisément impressionnables qu'elle est nue, par sa transformation nouvelle, dans un harem, sous le brûlant soleil d'Afrique; aussi ne s'appelle-t-elle plus simplement Isabelle, mais bien Fatma. Tels sont les personnages avec leurs noms et leurs états tout modernes; mais il n'est pas possible de s'y méprendre en les voyant agir; ce sont tous de vieilles connaissances, de ces vieilles connaissances qu'on retrouve toujours avec plaisir; car avec elles on est assuré d'avance de passer joyeusement la soirée.

Le coiffeur Bireteau et la modeste Virginie sont allés s'établir en Algérie dans le but d'y faire fortune d'abord et de s'épouser ensuite. Cependant les Bédouins et les Bédouines n'étant pas encore à la hauteur des inventions perfectionnées de nos lions et de nos lionsnes de Paris, le coiffeur est obligé d'avoir recours à d'autres moyens qu'à ceux fournis par son art pour, pendant la nuit, le caid faisant sa ronde, suivant les bis et continues de la police française, est souvent surpris dans l'obscurité par des bandes de ses administrés, qui se vengent alors sur son dos municipal des vexations que, durant le jour, il leur fait éprouver dans l'exercice de ses fonctions. Avare de bouffons d'armée, d'autant de coups de bâton. Enchanté de sa découverte, Bireteau va trouver le caïd et lui propose un expédient bien simple pour le délivrer des bastonnades nocturnes. Le caïd, ayant rassemblé publiquement et solennellement tous les habitants de son quartier, remettra vingt mille bouffons à Bireteau, en déclarant que cette somme est le prix d'un secret merveilleux au moyen duquel il deviendra désormais à l'instant même les mauvaises pensées secrètes de tous ceux qui s'aviseront d'en avoir, surtout à son égard. Le moyen paraît bon au caïd, mais, vu son avarice, il le trouve trop cher. Pourtant, comme il n'est à s'approprier, il propose en échange au coiffeur de l'unir à sa fille Fatma. Mais celle-ci a remarqué certain beau militaire marchant toujours avec une élégance particulière en tête du régiment. Elle lui a fait savoir ses sentiments favorables, de sorte que, lorsqu'il Bireteau, alléché par les douceurs de la vie orientale, est prêt à accepter les propositions du caïd, il se trouve entre la jalouse vive et expressive de Virginie et la colère expulsive de Michel dit Puis-Auxour, un trente-huitième major-tambour. Il ne sort de cette position perplexé qu'en prouvant au caïd, de la manière la plus frappante, qu'il n'a qu'un parti à prendre pour acheter son secret et mettre dorénavant son dos en sûreté, c'est de lui compter, très ostensiblement les vingt mille bouffons demandés, afin qu'il puisse épouser Virginie, puis de donner le grand et redoutable soldat français pour époux à sa fille; d'ailleurs, grâce à la complaisance de l'enjoué Ali-Bajou, ce mariage est à peu près rendu indispensable. Les choses s'arrangent donc ainsi, avec toute la simplicité, la facilité, le bon sens, les fleurs de rhétorique, la rime et la raison, que de tout temps on a vu mettre en pratique par les libres et gais faiseurs d'opéras comiques.

Ce canevas, essentiellement léger, a principalement le mérite d'être parfaitement coupé pour donner un libre cours à la fantaisie du compositeur. Aussi M. Androshe Thomas, capable talent à toute la verve de son inspiration. La mélodie est facile, abondante, fraîche; les parties vocales, dans les morceaux d'ensemble, sont disposées avec beau-

coup de clarté, d'aisance, d'esprit; l'instrumentation est solère et riche toutefois de détails fins, piquants et heureux. Ce qui distingue surtout la musique du *Caid*, c'est une gaîté ronde, franche, de bon aloi et toujours de bon goût. On y sent briller ces qualités, qui d'ordinaire vont rarement ensemble, dès le commencement de l'ouverture, charmant morceau symphonique, plein d'entrain et de jolis motifs. L'introduction de l'ouvrage est d'un effet très original: elle contient un chœur de Bédouins dialogué avec la plus pétillante vivacité, la ronde du caïd. Le chant des musulmans au lever du soleil. — Des couplets soldatesques du tambour-major guidant ses subordonnés qui battent la diane, la chansonnette de la modiste finale ou vraiment gascon ses magasins, tous ces divers morceaux, opposés de ton et de couleur, parfaitement en scène, enchaînés avec beaucoup de tact musical, font de cette introduction un tableau de genre d'une richesse et d'une variété des plus agréables. Le duo entre Virginie et Bireteau, l'air du tambour-major retiré, avec toute la fatuité qui le caractérise, les charmes inoubliables de son grade durant la paix et pendant la guerre, sont aussi deux morceaux qui méritent de grands éloges. Les couplets d'Ali-Bajou: *Je suis gournaud comme une chatte*, sont assurément une des charges les plus réussissantes, les plus spirituellement faites qu'on puisse entendre. On ne saurait imaginer jusqu'à quel point un simple point d'orgue peut devenir un moyen de scène des plus comiques, tant qu'on ne l'aura pas entendu chanter par M. Sainte-Foy, qui s'est composé, on ne sait comment, pour son rôle d'enjoué, une voix exceptionnelle, grêle, glapissante, criarde, dont chaque son provoque un rire inextinguible, malgré ce qu'on en écrit. Le final du premier acte renferme un quintette d'une facture également spirituelle et savante. Le second acte commence par un chœur de femmes très gracieux et une jolie romance de Fatma, suivie d'un charmant duo entre Fatma et le tambour-major, dans lequel on distingue particulièrement la mélodie sur ces mots: *O ma gazelle, — ma tourterelle, — reste fidèle — à ton serment*. L'air qui vient ensuite: *Plaignez, plaignez la pauvre madoiselle*, est extrêmement brillant; c'est le tableau du sort des femmes en France exposé par Virginie à Fatma. Rien n'est certes plus séduisant. Bien folles sont celles de nos compatriotes aimables et joyeuses qui ne savent pas s'en contenter. Il conclut à: *Voie le mariage!* d'une façon sémotique, pleine de gentillesse et de coquetterie. Le trio qui suit: *A ma déesse! — ô prietesse!...* est sans contredit le morceau capital de la partition; il ne pouvait être écrit tel qu'il est, que de la main d'un maître consommé; c'est un véritable chef-d'œuvre. Il ne nuit cependant en rien au beau sœur avec chœur que l'on remarque ensuite dans le final, et qui est conçu à la manière des meilleurs modèles de la belle école italienne, celle de Giamrosa, de Pavesello et de Rossini.

En résumé, si la réputation de M. Androshe Thomas, comme un des plus savants musiciens que nous ayons maintenant, était depuis longtemps solidement établie parmi les artistes par ses ouvrages tels que *le Perruquier de la Régence* et *Mina*, il n'est pas douteux que la partition du *Caid* ne vienne y ajouter d'une manière définitive cette consécration populaire sans laquelle les plus grands talents passent souvent inaperçus dans notre pays. Les applaudissements unanimes que la musique du *Caid* a obtenus aux deux premières représentations assurent désormais à M. Androshe Thomas cette double gloire que les artistes doivent toujours naturellement ambitionner.

L'exécution et la mise en scène de l'ouvrage font le plus grand honneur aux artistes et à l'administration de l'Opéra-Comique. Le rôle de Virginie est le premier que madame Ugalde ait créé depuis ses débuts à ce théâtre. Elle y a fait preuve de très notables progrès comme actrice; mais c'est surtout comme chanteuse qu'elle a obtenu un succès éclatant. Ses couplets, une foule de passages dans les morceaux d'ensemble et son air qu'elle a avec une verve, une perfection inexprimables, lui ont valu des applaudissements sans nombre, des fleurs magnifiques et l'honneur du rappel à la fin de la soirée. M. Hermann-Léon a rencontré dans le rôle du tambour-major une de ces créations les plus heureuses, il a su, comme chanteur et comme acteur, se faire applaudir beaucoup et justement. M. Boulle s'est aussi très bien acquitté du rôle de Bireteau. Le seul qu'il ait eu à créer jusqu'à présent. Sa voix fraîche et son habileté à la conduire le rendront tous les jours plus sympathique au public de l'Opéra-Comique. Nous ayons déjà dit que c'est M. Sainte-Foy qui remplit le rôle d'Ali-Bajou, mais nous le redisons volontiers; car, seulement d'y penser, l'envie de rire nous vient involontairement; et c'est si bon de rire! Cela ne vaut-il pas les meilleurs médecins? Mademoiselle Derroix et M. Henri complètent de la manière la plus satisfaisante l'ensemble avec lequel la pièce est jouée.

Nous ignorons le nom des peintres à qui l'on doit les décors du *Caid*; mais, en jugeant par analogie et d'après leur effet délicieux, il nous a semble reconnaître la touche large et brillante des habiles artistes qui ont peint les beaux décors du premier et du troisième acte du *Fal d'Andorre*. Quant qu'il en soit, la façon dont le *Caid* est représentée prouve autant d'intelligence que d'activité en M. Perrin, l'heureux directeur de l'heureux théâtre de la rue Favart.

G. B.

Histoire de la littérature française,

PAR M. D. NISARD.

(1839-1844.)

Ce troisième volume va paraître à la librairie de Firmin Didot. Il complète la liste des grands noms du dix-septième siècle. Racine, Molière, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, Sévigné, Saint-Simon y sont

successivement appréciés comme autant de types immortels de l'esprit français, divers par les sujets et la moralité, ressemblants par les qualités générales et immuables de cet esprit. Ainsi, toute la partie de l'ouvrage de M. Nisard qui comprend le dix-septième siècle est terminée. C'en est la partie capitale; car, dans son plan, l'esprit français, depuis les premiers monuments en langue française jusqu'à dix-septième siècle, est en travail de la perfection littéraire qui a accompli dans ce siècle, et, à partir de là, l'art ne fait plus d'acquiescations qu'au prix de pertes irréparables.

Les jugements de M. Nisard sur nos grands écrivains n'ont pas le caractère de pièces de critiques faites à froid; l'auteur a recueilli sur le papier les vives impressions que l'homme a reçues de tant de beaux ouvrages par le cœur, l'imagination et la raison. Son admiration, quoique toujours motivée, est profonde et tendre. On ne parle ainsi que de gens qu'on aime. M. Nisard n'a pas fait de brillantes pages de critique sur un choix arbitraire de morceaux d'école; il a lu à fond les ouvrages, il a pratiqué les auteurs, et c'est dans la douceur de ce commerce intime qu'il a pris les raisons élevées ou ingénieuses qui viennent à s'ajouter à toutes les raisons que nous avons de les admirer.

C'est un préjugé fort commun que de croire qu'il n'y a plus rien à dire de nouveau sur de tels noms. Je comprends pourquoi ce préjugé est si général. Notre vanité y est intéressée; nous nous flattons de n'avoir plus rien à apprendre sur ces hommes qui ont connu tout ce qui est de l'homme. Les critiques sont pour quelque chose dans ce préjugé. Au lieu de chercher dans de profondes lectures des vues originales, ils se contentent de refaire avec esprit des jugements déjà faits; et comme le public voit reparaitre les mêmes choses sous d'autres noms, il s'imaginer que c'est un peu la faute de la matière qui est épuisée. C'est une illusion qui trompe même de bons esprits. Les œuvres du génie sont des mers dont on n'atteint pas le fond. Il s'y trouve, comme à la surface, des beautés pour une première lecture; et il y en a pour la méditation la plus approfondie; et il n'est pas de lecteur si bien doué qui puisse se flatter d'égaliser le génie qui les crée par l'intelligence qui les comprend.

C'est par des découvertes dans ces beautés secrètes, pour ainsi dire, que les deux volumes consacrés par M. Nisard au dix-septième siècle sont un ouvrage tout nouveau. Ce mérite de nouveauté, il le tire du sentiment fin de vérités éloignées, jamais du paradoxe. Ses jugements sont à la fois nouveaux et conformes à ce que nous savions et sentions confusément; il voit avec netteté, dans les ouvrages du génie, ce que nous ne faisons qu'y entrevoir; il nous y montre ce que nous ne sentons qu'instinctivement; il supplée pour nous au temps et à la réflexion qui nous ont manqué.

Le style de ce volume est, comme celui des précédents, le style du sujet. Il n'est pas permis d'apprécier les plus grands modèles du langage français dans un langage qui laisserait à désirer du côté des qualités nécessaires: propriété, clarté, simplicité distinguée; ou qui, parlant de pareils hommes, manqueraient de couleur et d'accent. C'est encore dans leur commerce que la critique peut trouver le secret d'une langue qui soit digne d'eux. M. Nisard leur rend souvent cet hommage qu'on se corrige, en les lisant, de ce que les imperfections de l'éducation, le tour d'esprit du jour, la mode, l'imitation mettent d'étranger et de factice dans notre esprit; qu'ils nous avertissent de notre naturel, qu'ils nous aident à l'affranchir de toutes ces servitudes, qu'ils nous apprennent à le reconnaître et à le garder. Il est lui-même l'exemple le plus frappant de la vérité de cette remarque. Aucune rhétorique, aucun faux brillant imité de ceux qui réussissent de ce temps-ci, aucune recherche de pittoresque, aucun effort pour surfaire les choses par les mots, ne viennent gêner un style ferme, précis, délicat, qui tire sa variété de la diversité des choses, et qui traitant tout à tour du théâtre, de l'éloquence religieuse, de la philosophie morale, de la fable, des mémoires et du genre épistolaire, se teint naturellement des couleurs de chaque sujet.

Avant de rendre compte de ce volume, comme nous l'avons fait des précédents, nous ne pouvons mieux justifier ce premier aperçu que par l'extrait suivant du chapitre sur la fable, ou plutôt sur le poète imitateur qui la personnalise dans notre pays: La Fontaine.

§ I

Pourquoi rien n'a péri dans les Fables de La Fontaine.

« La Fontaine s'est rangé parmi les dramatiques par l'idée qu'il avait de ses fables: il les appelle

Un drame à cent actes divers.

Le dramatique était son tour d'esprit. Tous ses ouvrages pour ne parler que des excellents, sont des recits en action. Le sujet est le même que dans les pièces de Racine et Molière; c'est l'homme tel qu'il est. Le plus rêvé en apparence des poètes de ce temps-là ne rêve jamais. La réverie, comme genre, est inconnue au dix-septième siècle. Il s'en glisse quelquefois dans les charmants recits de La Fontaine; c'est comme une volubté de sa pensée, à laquelle il se laisse aller un moment; mais bientôt il reprend son récit; le poète ne s'est regardé un moment que pour mieux voir dans le cœur d'autrui.

« Le petit théâtre de La Fontaine a été plus heureux que celui de ses deux amis: rien n'en a passé de mode, rien n'en a péri. Si cette scène est plus humble, elle n'est point sujette aux servitudes théâtrales. On n'y voit pas la part du métier. Il ne s'y trouve point de confident, soi pour faire valoir les acteurs, soi pour tenir lieu des personnages principaux qui n'arrivent pas; point de longs monologues pour l'acteur aimé du public. L'auteur n'est pas forcé d'y

affecter la forme passagère qu'il reçoit des mœurs, du tour d'imagination de l'époque ou de l'exemple du prince; il n'y est ni pompeux ni raffiné. Le fabuliste n'excite ni le gros rire, qui est peut-être chose de mode, ni les larmes, qui se séchent à sa suite. La raison seule y sourit, ou s'y attendrit.

La Fontaine a senti aussi vivement qu'aucun de ses contemporains les grandeurs de son époque; mais il n'a été dupe, ni du grandiose, ni de l'étiquette. Ses mœurs, non pires que celles des autres, mais qu'il ne prenait pas soin de cacher, soit paresse, soit qu'il trouvât innocent ce qui ne sentait pas le besoin de dissimuler, ses mœurs lui rendirent ce service, qu'en le faisant écarter de la cour, elles lui conservèrent son naturel. Personne ne fut moins courtois, quoique personne n'eût pas mieux demandé que de l'être. Ce n'était ni fierté ni chasteté de génie, c'est sa toilette négligée qui le sauva. La Fontaine, à la cour, eût été guidé par facilité d'humeur et par imitation. N'avait-il pas été bel esprit un moment à la cour de Fouquet? Il est fort heureux qu'on ne l'ait pas trouvée assez bonne compagnie. Il a gagné une physionomie à part, dans cette galerie de si nobles portraits.

Aussi, tandis que dans les œuvres de ses deux amis la critique peut compter plus d'une partie sèche, tout vit, tout est toujours vert dans La Fontaine. Plus d'un passage qui provoque le gros rire dans les pièces de Molière n'émeut pas notre parler, lequel va éclater à un jeu de mots dans le goût de notre temps, à une pointe, à quelque phrase de grand style mise dans la bouche d'un naïf. De même, toute la partie romanesque ou de galanterie noble, dans le théâtre de Racine, si elle n'est pas tout-à-fait morte, à cause des accents pathétiques que le cœur du poète y a mêlés, est du moins fort refroidie. Et ce qui prouve que ce n'est pas notre faute, mais celle du poète, ou plutôt celle de la mode qui lui imposait un certain patron, c'est que, dans ces parties refroidies ou mortes, la langue ne soutient pas les idées; le style de ces passages n'est pas franc. Le poète ne voyait pas clairement les choses sous les mots; il ne sentait pas sous ces formules le cœur palpiter. Par une illusion propre aux poètes dramatiques, qui leur fait confondre le vrai avec l'appât, il s'accommodait au tour d'imagination de son temps; il imitait, il répétait. Quand Racine parle de son fonds, sa langue est le diamant; quand il parle selon la formule contemporaine, il est vague, éflacé, et nous pourrions exiger même de nos écoliers plus de propriété et de précision. Pour Molière, la galanterie de la cour ne l'inspire guère mieux, et le français n'est là ni de tradition ni de génie. Toutefois, ce langage, dans la bouche de personnages dont les originaux n'en parlaient pas d'autre, choque moins que dans celle d'un Mithridate, d'un Achille, transformés en doucereux de la cour de Louis XIV.

C'est la une des causes de la popularité de La Fontaine, la plus grande popularité littéraire des temps modernes, et certainement de notre pays. Unique dans son genre, en France comme en Europe, il n'a point exité de disputes. Tout le monde l'accepte: la multitude, sans raffinement, par le doux et irrésistible empire du vrai, sous l'habit le plus simple; les doctes et les poètes, parce que ses exemples n'acablent personne. On le met à part: l'idée de disputer à La Fontaine le prix de son art, ou même de se faire compte après lui, n'est venue à personne, pas même aux gens d'esprit qui se sont crus fabulistes. Toutes leurs préfaces demandant pardon d'avoir osé faire des fables après La Fontaine. Pour les grands auteurs dramatiques, on n'est pas d'aussi bonne composition: on ne se rend pas après Corneille, Racine, Molière; on a imaginé des théories qui permettent de faire mieux, ou tout au moins de tenter autre chose. La Fontaine n'est d'aucune école, ou à essaye d'en faire l'un des pères d'une école française plus libre, et d'une poésie plus naïve; mais je n'y veux voir qu'un hommage un peu détourné à cette gloire aimable et chère, entre tous, à notre pays.

Il y a de plus grands noms que celui de La Fontaine; ce sont les noms des fondateurs qui ont été à la fois un art et une langue. Homère, Dante, Shakespeare, Corneille, ces pères de l'art antique et de l'art moderne, sont de plus grands hommes. Ils ont vu les choses humaines de plus haut. Ils sont plus admirés, ils sont moins populaires que La Fontaine. La foule sait confusement ce qu'elle leur doit; les doctes seuls et les esprits très cultivés vont s'en instruire dans leurs livres. La Fontaine est le lait de nos premiers aînés, le pain de l'homme mûr, le dernier mets substantiel du vieillard. Nous avons bégayé ses fables tout enfants. Devenus pères, en les faisant réciter à nos fils, nous nous étonnons d'y trouver de graves plaisirs pour notre âge mûr, après y avoir pris un si vil intérêt dans notre enfance. C'est le génie familial de chaque foyer. Il nous fait aimer cette vie, sans nous cacher une seule de ses misères. Il connaît nos plus secrets, nos plus immuables instincts. Il sait ce que nous pouvons porter de joie et de peine. Sans nous rudoyer jamais, il nous avertit; ou s'il nous gourmande, c'est du ton de notre conscience, dont il connaît tous les menagements pour nous. Il réconcilie chacun avec sa condition. Il n'y a de plus populaire que le livre de la religion. Celui qui n'a que deux ouvrages dans sa maison, à la place de La Fontaine.

J'ai indiqué l'une des causes de cette popularité. Il y en a de plus sensibles pour tout le monde: le genre même de la fable; la forme que La Fontaine lui a donnée, la place qu'il y fait à la description, la perfection de son goût; sa langue; le caractère de sa morale.

§ II.

De la fable et de son attrait particulier. — Des fabulistes français aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles. — De la fable dans Esope et dans Phèdre.

Je ne ferai point de dissertation sur la fable. A regarder ce genre trop en savant, on se jette, comme Lessing, dans des subtilités. La fable, du moins, aurait dû échapper aux

théories. Je ne sais si c'est la tyrannie ou la liberté qui donna naissance à l'apologue; je me borne à remarquer qu'on a goûté ce genre dans des pays et dans des temps fort divers; et que, de toutes les conventions littéraires qu'on nomme genres, il n'en est aucune dont s'accommodent un plus grand nombre d'esprits. Il n'y faut ni savoir, ni points de vue particuliers; et si un certain degré de culture est nécessaire pour en goûter toutes les beautés, c'est assez d'avoir l'esprit sain pour s'y plaire. On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables, et, à chaque âge, elles donnent tout le plaisir qu'on peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité de leurs caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur: toute la basse-cour, ou ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mere leur en a dit, le lion dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs élémentes. Ils s'amuset singulièrement des petits dramas dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin: ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vil ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai parlé.

Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les illustres séducteurs qui les trompent sur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inexhaustible. Ils sont trop superbés pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture de père de famille, dans le temps des conseils minutieux et réitérés, ou le fabuliste était complice des réprimandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désenchantment ou par fatigue de quelque plaisir que son imagination avait grossi, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant parmi ces animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées!

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille, en s'approchant d'un plus grand; de ses forces, en luttant avec un plus fort; de son intelligence, en voyant le prix remporté par un plus habile; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie; quand il en est arrivé à se délier même de ses espérances; alors revient le fabuliste qui savait tout cela, et qui le lui dit, et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'on en peut ôter de pointes par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme du long espoir et des vastes pensées, le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous les yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermés dans ce petit espace de jours précieux et comptés, quand la nuit n'est plus que le dernier combat entre la mort et la fin. Tout nous y ploit: la morale qui se confond avec notre propre expérience, de telle sorte que l'on touche jusqu'à la corde de notre vie, comme d'une vérité supérieure et immortelle; les mœurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenons le même plaisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imperfections des hommes, soit l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance. Il est peu de vieillards qui n'aient quelque animal familier; c'est quelquefois le dernier ami; celui-là, du moins, est connu. Il souffre nos humeurs, et joue avec la même grâce pour le vieillard que pour l'enfant. Le maître du chien n'a ni âge, ni condition, ni fortune; le faible est pour le chien le seul puissant de ce monde; le vieillard lui est un enfant aux fraîches couleurs; le pauvre lui est roi.

Il est vrai qu'en attribuant toutes ces propriétés à la fable, nous avons involontairement en vue le genre tel que La Fontaine l'a traité. Cependant Esope, Phèdre, ces deux modèles dans l'antiquité, donnent la même sorte de plaisir et de profit, quoique à un degré moindre. La fable, dans toute sa grâce et dans toute son efficacité, est de l'invention de La Fontaine.

Avions-nous raison de louer M. Nisard? N'est-ce pas dans cette langue, avec ce centiment délicat, qu'il faut parler des grands écrivains du grand siècle, et l'Académie française ne doit-elle rien à tant d'esprit et de goût?

notre éducation première. Pour n'avoir plus à demander aux astres les secrets de l'avenir, pour mépriser, comme il convient, les chimères de l'astrologie judiciaire, ce n'est pas une raison d'ignorer complètement ces phénomènes curieux que des lois éternelles déterminent sur la voûte céleste. C'est ce qu'on fort bien compris nos voisins les Anglais. Une foule de publications populaires, de l'autre côté du détroit, initient constamment les gens du monde et même les ouvriers, les agriculteurs, dans le Royaume-Uni, aux apparences astronomiques qui doivent se présenter pendant le cours de l'année.

Tel est le but que nous nous proposons de remplir nous-mêmes, tous les mois, en quelques lignes. Nous ne chercherons pas la profondeur, mais la clarté. Des figures qui indiqueront par avance les phénomènes célestes nous fourniront le moyen d'attendre notre but. Comme il s'agira des apparences et non des causes, comme nous parlerons plus encre par figures que par chiffres, nous n'aurons pas à craindre de rebouter même les esprits qui sont le plus disposés à s'affaoucher de tout appareil de démonstration scientifique.

oimmences donc dès aujourd'hui par le mois de janvier. Il est inutile de dire que tout est rapporté à l'Observatoire de Paris, pour le temps, l'horizon, etc.

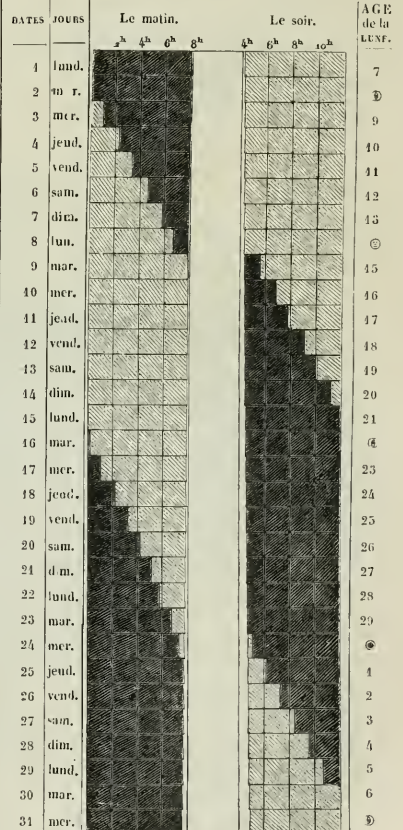
PHÉNOMÈNES DE JANVIER 1849.

Soleil — Il se lève à 7<sup>h</sup> 56<sup>m</sup> du matin et se couche à 4<sup>h</sup> 12<sup>m</sup> du soir le 1<sup>er</sup> janvier; le 31 il se lève à 7<sup>h</sup> 34<sup>m</sup> et se couche à 4<sup>h</sup> 34<sup>m</sup>. Les jours augmentent donc de 44 minutes dans le cours de ce mois.

La plus grande hauteur au-dessus de l'horizon est de 18<sup>o</sup> 9' 59" le 1<sup>er</sup> janvier, elle est de 27<sup>o</sup> 7' 14" le 31. Cette plus grande hauteur est atteinte lorsque l'astre est au milieu de sa course, lorsque son centre est dans le plan du méridien, au *midi vrai*. Mais le *midi moyen*, celui que marquent des pendules et des montres bien réglées, a lieu constamment avant le midi vrai pendant tout le mois de janvier. L'avance est de 2<sup>h</sup> 58' le 1<sup>er</sup> du mois, et va constamment en augmentant jusqu'au 31, date à laquelle l'avance s'élève à 17<sup>h</sup> 36<sup>m</sup>.

Lune. — La durée de la lumière que la lune donne pendant la nuit, ainsi que l'heure de son lever ou de son coucher, quand c'est une heure de nuit, sont indiquées, sur la figure I, par une notation très expressive pour chacun des

DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE.



Calendrier astronomique illustré

PRÉAMBULE.

Les apparences du ciel étaient pour nos pères l'objet d'une étude constante, et les connaissances astronomiques se trouvaient, il y a trois siècles, relativement plus répandues qu'elles ne le sont de nos jours. Il y a un vice fâcheux de

jours du mois. Le blanc du milieu de la figure répond aux heures du jour. A gauche sont marquées, de minuit à 8<sup>h</sup> du matin les heures qui précèdent le lever du soleil; à droite sont marquées de 4<sup>h</sup> du soir à minuit les heures qui sui-

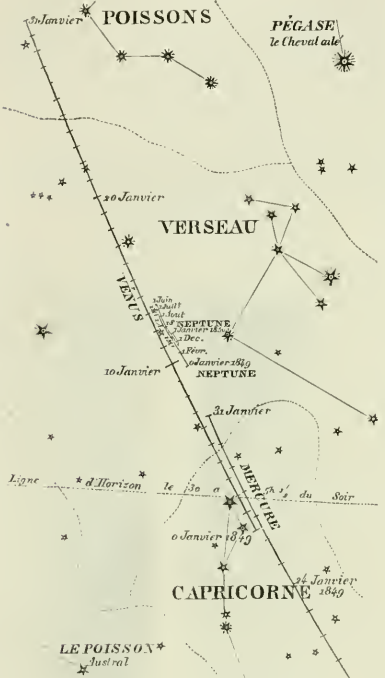
vent le coucher de cet astre. Une teinte d'un noir foncé correspond aux heures où la lune est couchée. La teinte grise, au contraire, indique la présence de la lune au-dessus de l'horizon. Ainsi, par exemple le 20 janvier, on voit, à gauche de la figure, tout l'espace qui précède un peu la verticale de 4<sup>h</sup> du matin, couvert d'une teinte noire; ensuite la teinte devient grise, et enfin à droite de la figure il n'y a plus que du noir. On en conclut que, le 20 janvier, la lune se lève un peu avant 4<sup>h</sup> du matin et se couche avant le soleil.

**Mercury.** — Du 1<sup>er</sup> au 13, cette planète sera dans la constellation du Sagittaire; du 14 au 28, dans celle du Capricorne; après le 28, elle sera dans la constellation du Verseau.

Elle se lève le matin, quelques minutes avant le soleil, dans les trois premiers jours du mois, et reste cachée dans ses rayons jusque vers le 15. A partir de cette époque, elle s'en dégagera peu à peu le soir; le 20 elle se couchera 34<sup>m</sup>, et le 31 1<sup>h</sup> 24<sup>m</sup> après le soleil. Les derniers jours du mois seront donc peut-être favorables à l'observation de cette planète, si difficile à voir sous notre ciel brumeux; cependant, au-delà du 26, on pourrait bien être gêné par la lumière de la lune. Le 25, la planète sera très près de la lune, mais notre satellite ne nous présente alors qu'un disque presque entièrement noir.

**Vénus.** — Vénus sera dans la constellation du Capricorne du 1<sup>er</sup> au 3; dans celle du Verseau, du 4 au 21; dans celle des Poissons, à partir du 22.

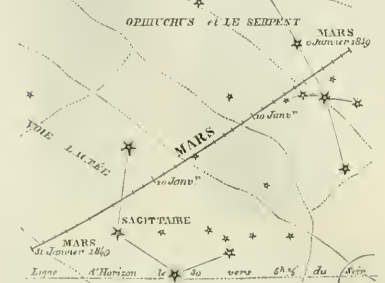
Routes apparentes de Mercure et de Vénus pendant le mois de janvier 1849, et de Neptune pendant l'année entière.



Elle se couchera tous les soirs après le soleil, et l'intervalle entre les couchers des deux astres ira constamment en augmentant depuis le 1<sup>er</sup>, où il sera de 3<sup>h</sup> 20<sup>m</sup>, jusqu'au 31, où il atteindra 4<sup>h</sup> 2<sup>m</sup>. Vénus se couche donc à 7<sup>h</sup> 32<sup>m</sup> le 1<sup>er</sup>, et à 8<sup>h</sup> 56<sup>m</sup> le 31.

Vénus sera près de la lune le 28, près de Saturne le 29 Mars. — Il restera dans la constellation d'Ophiuchus jusqu'au 16; à partir du 17, il sera dans celle du Sagittaire.

Route apparente de Mars sous la voûte céleste pendant le mois de janvier.



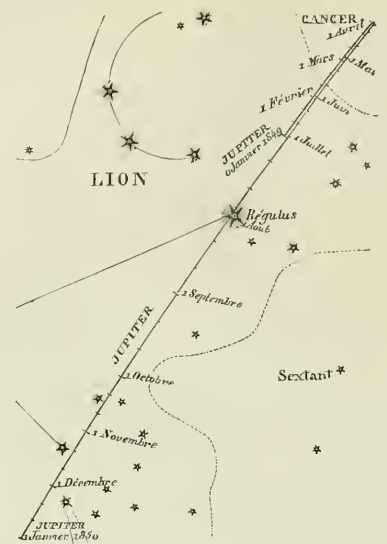
Il se lève le matin un peu avant le soleil; mais l'avance

va constamment en diminuant, quoique d'une manière peu sensible. Elle est de 1<sup>h</sup> 44<sup>m</sup> le 1<sup>er</sup>, et de 1<sup>h</sup> 44<sup>m</sup> le 31.

Mars sera près de la lune le 21.

**Jupiter.** — Jupiter est et restera dans la constellation du Lion. Il se lève le soir à 7<sup>h</sup> 35<sup>m</sup> le 1<sup>er</sup>, et à 5<sup>h</sup> 18<sup>m</sup> le 31; il

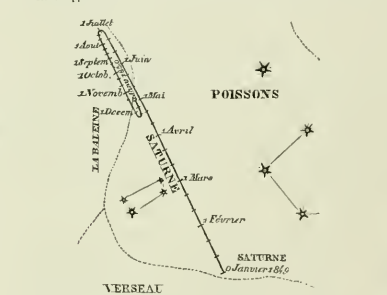
Route apparente de Jupiter sur la voûte céleste pendant l'année 1849.



sera visible pendant toute la nuit. Son mouvement est rétrograde, c'est-à-dire dirigé de l'est à l'ouest, par rapport aux étoiles durant tout le mois. Le 11 il sera près de la lune.

**Saturne.** — Il est dans la constellation des Poissons. Cette planète se couchera le soir après le soleil, et sera visible sur

Route apparente de Saturne sur la voûte céleste pendant l'année 1849.

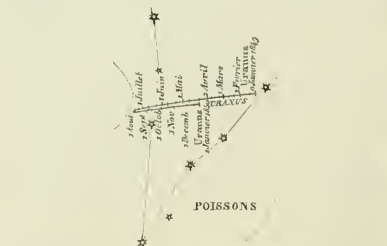


l'horizon pendant un espace de temps qui ira toujours en diminuant. En effet, se couchant le 1<sup>er</sup> à 10<sup>h</sup> 22<sup>m</sup> du soir, 6<sup>h</sup> 10<sup>m</sup> après le soleil, le 31 elle se couchera dès 8<sup>h</sup> 35<sup>m</sup>, soit 4<sup>h</sup> 41<sup>m</sup> seulement après le soleil.

Saturne sera près de la lune le 28 et près de Vénus le 29.

**Uranus.** — Il ne quittera pas de l'année la constellation des Poissons. Il se couche à 1<sup>h</sup> 2<sup>m</sup> le 1<sup>er</sup> janvier, et à 11<sup>h</sup> 3<sup>m</sup>

Route apparente d'Uranus sur la voûte céleste pendant l'année 1849.



le 31 il sera donc sur l'horizon jusqu'à une heure fort avancée de la soirée. On le verra près de la lune le 2 et encore le 29.

**Neptune.** — Cette planète ne sera visible que jusqu'au 15 janvier, son éloignement la faisant disparaître alors dans les rayons du soleil. Mais elle reparaitra vers le 15 juin, et sera visible pendant tout le reste de l'année. Elle ne quittera pas la constellation du Verseau. Il est inutile de dire, sans doute, qu'elle ne s'est pas précitée aux plaisanteries dont elle a été l'objet, et que, découverte par suite de l'admirable travail de M. Leverrier, elle s'est fort peu écartée de la route que ce savant lui avait assignée.

**Satellites de Jupiter.** — Les observations des éclipses de ces satellites pourront être nombreuses pendant le cours du mois. Il y aura 8 immersions du premier satellite, 5 du second et 3 du troisième. Les émergences seront au nombre de 4, savoir: 3 pour le troisième et une seule pour le quatrième. Les instants précis de ces phénomènes sont indiqués dans les petits tableaux ci-après :

IMMERSIONS DU 4 <sup>e</sup> SATELLITE.		IMMERSIONS DU 2 <sup>e</sup> SATELLITE.		ÉMERGENCE DU 3 <sup>e</sup> SATELLITE.	
Dates	Heures.	Dates	Heures.	Dates	Heures.
1	11 <sup>h</sup> 44 <sup>m</sup> 46 <sup>s</sup> soir	1	9 <sup>h</sup> 6 <sup>m</sup> 21 <sup>s</sup> soir	10	7 <sup>h</sup> 55 <sup>m</sup> 40 <sup>s</sup> soir
	6 <sup>h</sup> 39 <sup>m</sup> 45 <sup>s</sup> mat.	8	11 <sup>h</sup> 42 <sup>m</sup> 41 <sup>s</sup> soir	17	11 <sup>h</sup> 53 <sup>m</sup> 0 <sup>s</sup> soir
		16	2 <sup>h</sup> 49 <sup>m</sup> 8 <sup>s</sup> mat.	25	3 <sup>h</sup> 52 <sup>m</sup> 22 <sup>s</sup> mat.
		23	4 <sup>h</sup> 55 <sup>m</sup> 45 <sup>s</sup> mat.	ÉMERGENCE DU 4 <sup>e</sup> SATELLITE.	
		26	6 <sup>h</sup> 43 <sup>m</sup> 33 <sup>s</sup> soir.		
		21	11 <sup>h</sup> 23 <sup>m</sup> 29 <sup>s</sup> soir.	IMMERSIONS DU 3 <sup>e</sup> SATELLITE.	
		30	6 <sup>h</sup> 48 <sup>m</sup> 45 <sup>s</sup> mat.		
		IMMERSIONS DU 3 <sup>e</sup> SATELLITE.		IMMERSIONS DU 3 <sup>e</sup> SATELLITE.	
		Heures.		Heures.	
		25		14	
		8 <sup>h</sup> 20 <sup>m</sup> 22 <sup>s</sup> soir.		8 <sup>h</sup> 58 <sup>m</sup> 51 <sup>s</sup> soir.	
		17		0 <sup>h</sup> 18 <sup>m</sup> 51 <sup>s</sup> mat.	

**Observations d'étoiles.** — Même en ne comptant pas les occultations d'étoiles au-dessus de la sixième grandeur, il y aura un assez grand nombre de ces phénomènes qui seront visibles à Paris pendant le mois de janvier. Ainsi, le 3, l'étoile 63<sup>e</sup> de la Baleine disparaît et reparait à une heure d'intervalle; le 5, ce sont les étoiles 54<sup>e</sup>, 77<sup>e</sup> et 78<sup>e</sup> du Taureau; le 6, les étoiles 111 et 115 de la même constellation; le 15 enfin, la trente-huitième de la Vierge. L'immersion de cette dernière aura lieu à minuit 11<sup>m</sup> et l'émergence à 1<sup>h</sup> 74<sup>m</sup> du matin.

ROUTES APPARENTES DES PLANÈTES.

Elles sont indiquées sur nos figures 2, 3, 4, 5 et 6 d'une manière qui nous dispense de toute explication. Les noms des planètes, les dates de leurs positions, les constellations, leurs limites, leurs principales étoiles reliées entre elles par la méthode des alignements sont autant de rapers qui serviront à suivre et même à trouver les planètes sur la voûte céleste. La ligne d'horizon n'est pas marquée sur les figures 4, 5 et 6, parce qu'elle aurait été placée très haut au-dessus de la partie réellement utile. Mais ces figures n'en sont pas moins orientées par rapport à la ligne d'horizon prise le 20 du mois à 10 h. du soir par Jupiter, le 30 à 5 h. 1/2 du soir par Saturne, et le 20 à 6 h. du soir par Uranus.

**Rébus**



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le mariage est souvent une sottise faite à deux, puis une galère à trois et plus.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richeheu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordinaire Lechevalier et C<sup>o</sup>, ou près des directeurs de poste et de Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence ad hoc.

PAULIN